# MAD

***LE MAGAZINE DES ARTS ET DU DIVERTISSEMENT DU SOIR***

*MUSIQUE*

## AC/DC, le rock ‘n’ roll ne meurt jamais

P. 2-5

*CINÉMA*

**LARGO WINCH DE RETOUR POUR UN 3E VOLET**

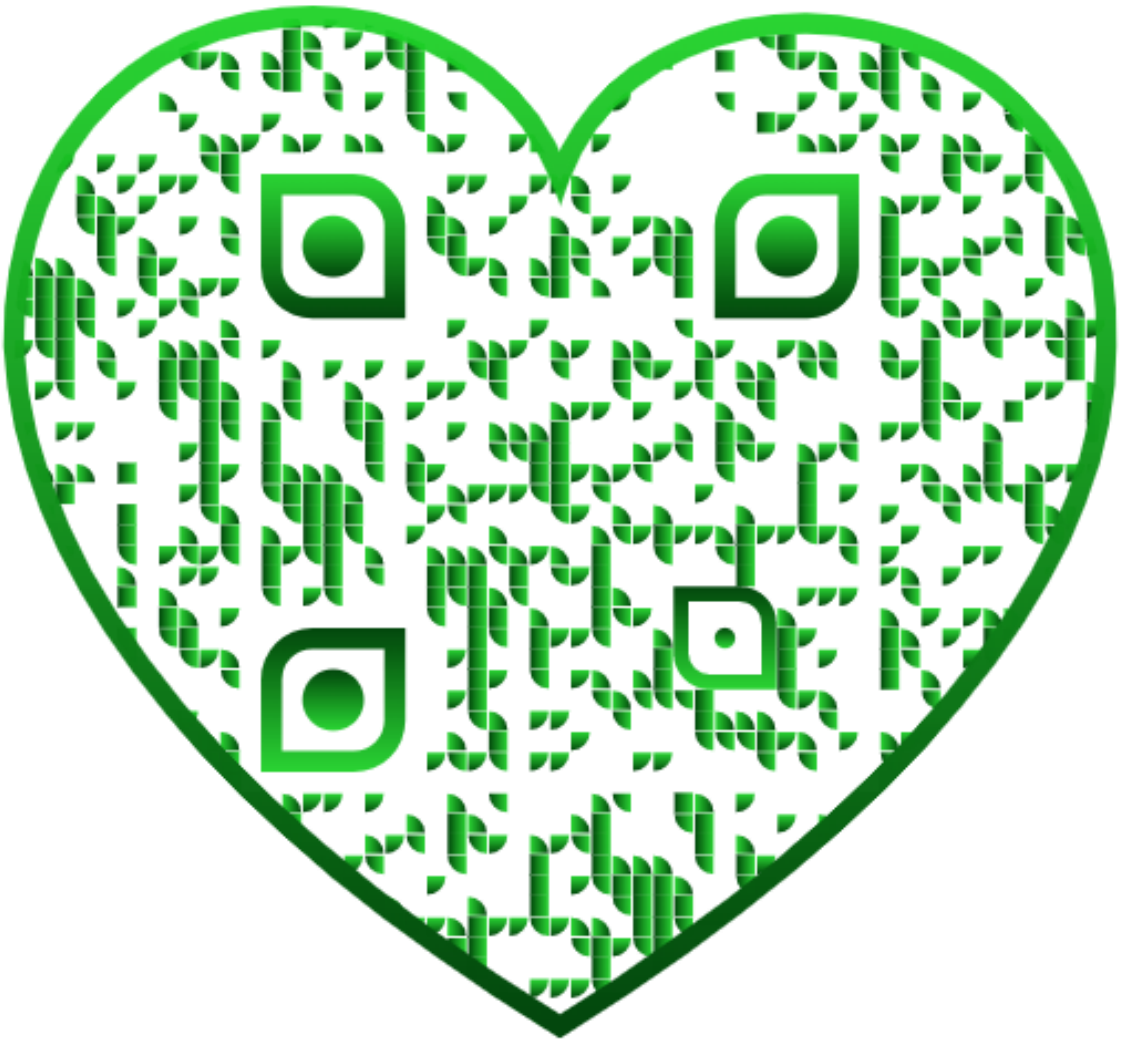
P. 8 À 10

**Mercredi 7 août 2024**

**www.lesoir.be/mad**

LE SOIR

© MATHIEUX GOLINVAUX.



**On aime...**

☆☆☆☆☆ Pas du tout
★☆☆☆☆ Un peu
★★☆☆☆ Bien
★★★☆☆ Beaucoup
★★★★☆ Passionnément
★★★★★ A la folie

**DIDIER ZACHARIE**
JOURNALISTE
AU PÔLE CULTURE

# L'incroyable résilience des dinosaures du rock

L'air de rien, ils ne sont plus nombreux, les dinosaures du rock des années 60 et 70. Les Rolling Stones, AC/DC, Bruce Springsteen et son E Street Band… Qui d'autre ? Des groupes jamais séparés, jamais reformés, mais qui continuent à jouer la musique du diable devant des foules immenses envers et contre tout, soudés comme au premier jour – ou presque. Le rock est entré dans le troisième âge. Et on sait depuis cette funeste année 2016 que les légendes ne sont pas immortelles. Alors, voir AC/DC ou les Stones en concert, même s'ils sont décimés par la faucheuse et un train de vie à cent à l'heure. La chose est d'autant plus précieuse qu'elle se fait rare. Depuis 2017, Angus Young tire le train AC/DC à lui tout seul. On peut se dire que ce n'est plus vraiment AC/DC, que c'était mieux avant, qu'il le fait juste pour l'argent… Mais cela démontre surtout une incroyable résilience et une volonté de faire vivre cette musique d'éternel adolescent sur scène, là où elle doit être entendue, et retarder ainsi un peu plus son entrée au musée.

Out
Un événement culturel à annoncer?
**Rendez-vous sur my.out.be**
Facile et gratuit

Increvable, le combo australien fête ses cinquante ans avec une tournée qui passe ce 9 août par Dessel. Retour sur une carrière ô combien mouvementée.

RÉCIT
**DIDIER ZACHARIE**

Ça commence par un riff de guitare. Une suite d'accords piquée au blues, mais boostée à la TNT. Le train se met en route et, par-dessus, une voix siffle la destination à suivre : bienvenue sur l'autoroute pour l'enfer ! Cette formule, AC/DC l'assume depuis cinquante ans.

Car cette ligne claire est aussi une des explications du succès et de la longévité du groupe. Avec AC/DC, pas de maracas, pas de *beat* techno ou de rappeur invité : *it's only rock'n'roll*, mais on est encore quelques millions à adorer ça ! En 2024, les Australiens sont l'un des derniers dinosaures du genre à sillonner les stades. Cinquante ans, ça se fête ! Même si beaucoup sont tombés en bord de route…

## Une entreprise familiale

L'histoire d'AC/DC ne commence pas aux Antipodes, mais à Glasgow, cité ouvrière d'Ecosse. C'est le berceau de la famille Young qui émigrera à Sydney en 1963. Parmi les huit enfants de William et Margaret Young, trois vont écrire leur destin dans la musique : George (1946-2017), Malcolm (1953-2017) et Angus (1955).

Le premier n'a jamais fait partie d'AC/DC, mais il est la première rock star venue d'Australie, son groupe The Easybeats empilant les tubes dans les années 60. Il deviendra le mentor de ses deux jeunes frères, les conseillant dans leur carrière et produisant les premiers disques du groupe. Le second, guitariste rythmique et mutique, a été longtemps le vrai patron d'AC/DC, jusqu'à ce que la démence le rattrape au début des années 2010. Quant au troisième, le plus jeune, c'est le membre le plus visible avec son costume d'écolier et son jeu de scène électrique. Depuis 2014, il est le seul maître à bord, celui qui continue de faire tourner la machine.

Et puis, il y a la sœur, Margaret. C'est en effet sur sa machine à coudre que les deux frangins lisent les lettres AC/DC – signifiant alimentation à courant alternatif (*Alternative Current*) ou courant continu (*Direct Current*). Une métaphore parfaite du son du groupe. On l'aura compris, dès le début, AC/DC est une entreprise familiale.

Un autre immigré écossais va s'inviter au festin. Bon Scott, chanteur bouillant et bon vivant à la voix aiguisée comme un couteau. Il arrive sur les conseils de George alors qu'AC/DC a déjà sorti un premier 45T. C'est lui qui va emmener le groupe, qui propose alors un blues rock assez traditionnel, vers un rock'n'roll plus dur, plus rapide et plus énergique. Ce qu'on nommera bientôt le hard rock.

Quintessence du groupe rock qui a fait sa réputation sur scène, donnant des concerts plusieurs fois par jour, c'est pourtant grâce à la… télévision qu'AC/DC se fait d'abord connaître. Invités réguliers de l'émission *Countdown*, ils sont vite reconnus comme un joyau du rock australien. C'est là qu'ils apprennent à jouer avec leur image – notamment avec le costume d'écolier qu'arbore toujours Angus Young.

Mais si les deux premiers albums du

## Des personnalités re

**Jean-Claude « Dop » Doppée (alias DJ Saucisse)**
**« Il m'arrive de passer un ou des 45T d'AC/DC. *Highway to hell*… Je n'ai pas un album préféré de ce grand groupe de rock'n'roll australien, mais je préfère les débuts avec le bon Bon Scott. Vu au festival de Bilzen en 1979 avec en apéritif The Cure et, pour qui j'y ai été, The Stranglers. Je n'ai jamais trop été AC/DC, peut-être à cause des conflits entre punks et hard rockers… Donc, je reste sur l'album sorti en 1979, *Highway to hell* ! »**

# AC/DC, 50 ans sur l'autoroute de l'enfer

groupe marchent bien au pays, la conquête mondiale est encore loin. Atlantic Records les signe à l'international en 1976 et les envoie faire les premières parties de Kiss, Aerosmith, Rush ou Black Sabbath… Des groupes bien installés qui pestent rapidement contre ces kangourous qui leur volent régulièrement la vedette.

Pas là pour temporiser, AC/DC envoie du bois sur scène… et sur disque. Entre 1976 et 1979, le combo grimpe les échelons du succès un à un. Ils deviennent le groupe chéri des rockeurs purs et durs qui commencent à s'habiller comme Bon Scott – veste en jeans sans manches et badges à l'effigie du groupe – et imitent Angus Young le temps d'un solo d'*air guitar*. L'apothéose arrive avec *Highway to Hell*, disque immense salué par tout un peuple. Mais cette autoroute ne menait pas à l'enfer pour rien…

**Noir c'est noir**

Le 19 février 1980, après une énième nuit de biture, Bon Scott meurt étouffé dans son vomi. Le rapport d'autopsie indique une « intoxication alcoolique aigüe ». Il avait 33 ans. La plupart des groupes ne survivent pas à la mort de leur chanteur. Mais AC/DC n'est pas n'importe quel groupe. Ainsi, plutôt que de lâcher les instruments, la réaction des frères Young a été de redoubler de vitalité. Ils embauchent Brian Johnson, chanteur anglais à la voix rocailleuse (pour la petite histoire, il fera ses débuts sur scène avec AC/DC au Palais des Expositions de Namur le 29 juin 1980), et enregistrent ce qui est toujours le deuxième album le plus vendu de l'histoire . *Back In Black*, qui sort en 1980, est un mausolée pour Bon Scott en même temps que la pierre angulaire du hard rock.

Depuis, AC/DC est un monument. Avec des hauts et des bas, le groupe revient régulièrement sur le devant de la scène avec un nouvel album et une nouvelle tournée. Et ce, en dépit de tout : ni les départs du batteur Phil Rudd et du bassiste Cliff Williams, ni les problèmes de surdité de Brian Johnson (remplacé par Axl Rose lors de la tournée *Rock or Bust* en 2016), ni même la mort de Malcolm Young en 2017 (remplacé par son neveu Stevie) ne viennent stopper le train hard.

AC/DC continue de tourner et continuera tant qu'Angus est vivant. Pour lui, comme il l'expliquait en 2020, il n'y a pas d'autre issue : « C'était comme ça que Malcolm voyait les choses. Il m'a toujours dit : "Quoi qu'il arrive, garde la tête baissée et continue à jouer" ». Cinquante ans plus tard, le train AC/DC continue sa route à toute vitesse et la destination reste la même : l'enfer !

**AC/DC lors de son dernier passage en Belgique sur la plaine de Werchter en 2016. « Highway to Hell » !**

© MATHIEU GOLINVAUX.

## viennent sur la discographie d'AC/DC

**Marcella Di Troia (Black Mirrors)**

**« Mon titre préféré, je dirais que c'est *It's a long way to the top (if you wanna rock'n'roll)* parce que c'est vrai… Et que cette chanson met la banane quand tu es un groupe de rock et que tu es sur les routes. Aussi, j'adore le passage avec la cornemuse. Son utilisation n'était pas chose courante dans le rock de l'époque ! »**

**Sophie Chiaramonte (Soror)**

**« Sans hésitation : *Thunderstruck* ! Tu as toujours bien un pote qui la passe en fin de soirée trop arrosée, elle fait secouer le cheveu, ou s'adonner à l'*air guitar* à coup sûr ! J'adore le côté répétitif et entêtant du riff de guitare, et cette entrée de basse salvatrice ! »**

**Giacomo Panarisi (Romano Nervoso / Giac Taylor)**

**« Mon morceau et album préférés, c'est *Let there be rock*. Le morceau a un des riffs les plus tranchants et directs de l'histoire du rock'n'roll, le texte est magique car il parle de la création du rock, genre vu par un "Dieu", et il compte trois soli de guitare. Que demande le peuple ? L'album compte des morceaux incontournables comme *Bad boy boogie, Dog eat dog* ou *Whole lotta rosie*. C'est un des premiers disques que j'ai achetés ! »**

# Hard & Heavy dans la pop culture

**D.Z.**

L'heure de gloire d'AC/DC, fin des années 70 - début 80, correspond à l'âge d'or du hard rock et du heavy metal, avec notamment les groupes de la nouvelle vague du heavy metal britannique.

Attention, le hard rock et le heavy metal sont deux genres différents. Le premier est un rock'n'roll plus dur et plus rapide qui est une extension du blues-rock. Le second va se différencier en étant plus lourd et en s'éloignant du blues pour s'approprier des structures alambiquées qui se rapprochent plus du classique. Mais au début des années 80, les deux écoles ne divergent pas encore. Et c'est à cette époque qu'une sous-culture hard & heavy fait irruption.

L'esthétique qui y est liée doit beaucoup à Bon Scott : cheveux longs, veste en jeans sans manches avec des patchs et badges à l'effigie des groupes préférés, t-shirt noir, accessoires en cuir clouté… Et puis les « cornes de la bête », geste de rassemblement fait avec la main. Les fans de hard se reconnaissent entre eux.

Autres caractéristiques des fans de hard et de metal, ils sont fidèles et collectionneurs. C'est logiquement dans cette sphère que le *merchandising* s'est développé, notamment avec Kiss et Iron Maiden.

AC/DC n'est pas en reste avec le costume d'écolier d'Angus Young et leur satanisme de *fancy fair*. Ainsi, Angus Young a eu droit à sa figurine dès 2001. Mieux, au milieu des années 90, Marvel édite une histoire de *comics* autour du groupe : Bon Scott joue aux cartes avec Satan et Richard Nixon et il a le droit de donner un dernier tour de chant pour ses vieux potes. L'histoire n'ira pas plus loin, mais quinze ans plus tard, AC/DC deviendra le groupe préféré d'Iron Man. Ses chansons accompagnant le superhéros au cinéma.

**Eddie Munson, personnage de la série Netflix « Stranger Things » dont l'accoutrement rappelle celui de Bon Scott. Une série qui a ressuscité l'âge d'or du hard & heavy.** © NETFLIX.

Dans les années 90, le hard s'installe à la télévision dans le *cartoon Beavis & Butthead* sur MTV. Soit deux gamins qui passent leur temps à commenter les clips de la chaîne musicale en rigolant bêtement : l'un porte un tee-shirt Metallica, l'autre AC/DC.

Plus récemment, c'est la série Netflix *Stranger Things* qui a ressuscité l'âge d'or du hard & heavy. Située dans les années 80, elle met en scène le personnage d'Eddie Munson dont l'accoutrement rappelle celui de Bon Scott. C'est néanmoins Metallica qui tirera les deniers du feu quand Eddie se fend d'une reprise de *Master of Puppets* dans « le monde à l'envers », entouré de monstres et autres créatures mystérieuses. Une scène qualifiée par les fans de « plus metal que ça tu meurs »… Du moins jusqu'à la performance de Gojira lors de la cérémonie d'ouverture des JO de Paris.

**Le rock hard et heavy ne fait plus peur à personne : pour les Jeux de Paris, Gojira s'est produit aux fenêtres de la Conciergerie. « Plus metal que ça, tu meurs! »** © AFP.

**« Beavis et Butt-head » cartoon diffusé sur MTV.** © PHOTO NEWS.

## Des personnalités reviennent sur la di

**Didier Moens (La Muerte)**
« Mon premier contact avec AC/DC, ça devait être l'album *Dirty deeds*, qui reste pour moi un bon classique, pas trop bourrin. J'ai dû le louer à la médiathèque… Après, il y a eu *Highway to hell* et tout ce qu'on entendait partout. En 79-80, dans les soirées, ça marchait toujours, mais j'ai commencé à en avoir un peu ras-le-bol. Par contre, à l'époque où je mixais Vive La Fête, je balançais *Highway to hell* à fond pour chauffer la salle, et ça fonctionnait très, très bien ! »

**Vincent Patar (Panique au village)**
« Le premier souvenir que j'ai d'AC/DC, c'est l'intro de *Hell's bells*, avec la voix de Brian Johnson… Ça sonne comme une résurrection puisque Bon Scott venait de mourir quelques mois auparavant et ça passe à la radio : une claque ! La première fois que je l'entends, je fais mes devoirs de math… Souvenir très précis. Je crois que j'ai dû avoir un 4 ou 5 sur 20 ce jour-là ! Les albums précédents avec Bon Scott, évidemment je connais, car mon grand frère avait ça sur des cassettes. »

## Angus Young en 1986 : « Je suis bien dans mes petites culottes »

En 1986, AC/DC poursuit sa vaste tournée mondiale Fly on the Wall entamée en septembre 1985. Elle passe le 25 janvier à Forest National et sera tout de suite suivie du Who Made Who Tour, du nom de cette (première) compilation ne comprenant que trois titres inédits et la musique destinée au film *Maximum Overdrive*, de Stephen King. Bref, Angus Young ne se retrouve pas au moment le plus inspiré de sa carrière et préfère se balader autour du monde que d'aller en studio. C'est donc au téléphone que nous le retrouvons pour parler musique, hard rock et heavy metal.

« Je pense que nous n'avons jamais été un *metal band* », nous dit-il d'emblée. « Car dès le début, on a voulu éviter ce genre d'images afin d'être considéré comme un groupe de rock'n'roll. C'est tout. On n'a pas changé. C'est vrai qu'AC/DC a joué un rôle d'étincelle qui a montré au monde qu'il y a moyen d'être populaire sans faire de la musique commerciale. Les hard rockeurs d'abord ne sont pas que des enfants. Des adultes viennent à nos concerts, c'est ça qui explique que le hard est la musique la plus populaire qui soit. Elle l'a d'ailleurs toujours été. Le hard rockeur est quelqu'un qui n'a pas besoin de médias pour aimer un groupe, il ne cherche pas, il aime tout naturellement ça. »

On a longtemps considéré que le succès du hard rock provenait en partie de la crise industrielle dans les grandes villes des années 70 : « Je ne crois pas que la crise y soit pour quelque chose. On a déjà joué dans le monde entier devant un public très chic. Les villes industrielles les attirent peut-être parce qu'ils n'ont pas d'argent. De toute façon, il n'y a pas dans le monde du hard cette conscience d'une mode à suivre comme c'est le cas en pop music. »

Les années 80 seront aussi celles de l'outrance et du spectaculaire avec des groupes comme Mötley Crüe, Twisted Sister, Guns 'n' Roses, etc. Angus Young, lui, a préféré rester le même sans jamais changer son look d'écolier : « La différence entre la violence et l'énergie vient des intentions. L'énergie est plus spontanée, c'est se défoncer en dansant par exemple. La violence est une tension négative qu'on retrouve rarement dans le hard. Moi je n'ai pas besoin de maquillage parce que je me sens bien dans mes petites culottes et je respecte les femmes parce que ma maman en a été une… »

T.C.

**Angus Young vers 1985.** © D.R.

**En 1985, Angus Young ne se retrouve pas au moment le plus inspiré de sa carrière et préfère se balader autour du monde que d'aller en studio.** © D.R.

# scographie d'AC/DC

**Gabriel Marlier (My Diligence)**

« *It's a long way to the top (If you wanna rock'n'roll)* est le premier morceau du tout premier album paru en 1976. Il marque les esprits par sa production sèche mais percutante. Le clip est inoubliable, notamment grâce à l'entrée des cornemuses, une innovation audacieuse pour l'époque, mêlant ainsi les genres dès les débuts. Et quel clip ! En tant que musicien, je suis particulièrement sensible à ce morceau car il faut du courage pour se lancer dans une telle entreprise. »

**Jacques « Pompon » De Pierpont**

« J'adore, presque tout du long, surtout la période héroïque, celle de Bon Scott, avant que le gang ne devienne une méga machine. AC/DC a toujours eu le mérite de la clarté : sur le menu, immuable (rock'n'roll, fiestas, sexe et bière), comme sur la façon et les difficultés d'arriver au sommet. J'ai une tendresse particulière pour un titre peu connu, *Bedlam in Belgium* (1983), évoquant un concert belge qui avait viré au foutoir à Kontich en octobre 77, avec intervention musclée de la police et bagarre rangée avec le public. Un agent monte sur scène et s'en fait éjecter illico par les gros bras du service d'ordre du groupe, Bon Scott annonce au micro que "des branleurs" veulent stopper le concert, un autre pandore sort son arme de service, vite désarmé par ses collègues, un autre fait couper l'électricité… » DIDIER STIERS

# LES TOPS DE LA SEMAINE LES TOPS DE LA SEMAINE LES TOPS DE L

## DVD

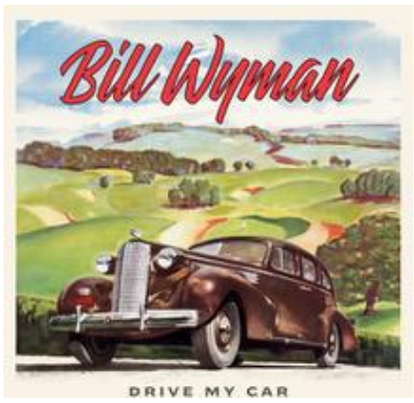
### *Jeanne du Barry*
Avec panache

★★★★☆

De Maïwenn, 116 mn. DVD/Blu-ray Disc Le Pacte

Dans la foulée des JO qui ont eu les plus beaux monuments de Paris comme toile de fond, pourquoi ne pas prolonger la visite par un petit tour à la cour de Versailles avec Jeanne du Barry, fille de rien devenue courtisane et dernière favorite de Louis XV ? Maïwenn en fait le sujet de son sixième long métrage, qui fit l'ouverture du Festival de Cannes en 2023. Elle emmène le spectateur dans le faste du château de Versailles, raconte avec humour les us de la cour, évoque ce monde mesquin et féroce et invite au lever du Roi, rôle tenu par Johnny Depp. Mais c'est elle qu'elle raconte à travers cette fille du peuple insolente, scandaleuse et libre, mais aussi humiliée, jalousée, rejetée. Les dialogues très écrits font écho à ses blessures, ses aspirations, ses névroses. C'est elle, dans un mélange de désespoir et de liberté, de sentiment d'injustice et de panache. C'est royal, beau, dynamique et le budget confortable du film se voit à l'écran. F.B.

## ROCK




### Bill Wyman
***Drive My Car***

★★★☆☆

BMG.

Surtout célèbre pour avoir été le bassiste des Rolling Stones de 1962 à 1993, Bill Wyman est aussi plein de choses comme fondateur du resto-bar londonien Sticky Fingers (fermé en 2021), écrivain, producteur et chanteur. Voilà, qu'à 87 ans, il publie son neuvième album solo, le premier depuis 2015. *Drive My Car*, avec une plage titulaire de sa composition qui n'a donc rien à voir avec le morceau des Beatles (sinon un petit coucou), est avant tout un album de blues chanté à bout de souffle rauque avec ce qui lui reste de voix. Cinq titres sont des compos personnelles. « Ce n'est pas quelque chose que je fais tous les jours, mais parfois je vois une guitare dans un coin de la pièce, je la prends pour jouer et quelque chose se met en place », explique-t-il. Le reste de l'album consiste en des reprises de Bob Dylan (*Thunder On The Mountain*), Taj Mahal (*Light Rain*), Chuck Weiss (*Two Tone Car*) et d'autres auteurs-compositeurs moins connus. Il y a du J.J. Cale dans le côté peinard et cool d'un disque qui se laisse écouter… T.C.

## MUSIQUES

### Cesaria Evora
***Du vague à l'âme***

Podcast de Musiq3 (cinq épisodes de 30 mn.) à écouter sur Auvio.

Née en 1941 au cœur de l'archipel du Cap Vert, Cesaria Evora grandit dans une famille modeste, entourée de six frères et sœurs. Sa mère est cuisinière, son père musicien. Un père qui mourra brutalement, ce qui fera basculer le destin de la petite Cesaria, alors âgée de 7 ans. Envoyée à l'orphelinat – un endroit qu'elle déteste – elle commencera à chanter. Une révélation. De sa voix grave, elle popularisera la morna, genre musical du Cap Vert, auprès du grand public. Elle chantera ce rêve d'ailleurs, la délicieuse mélancolie du Saudade, le manque, la douleur, l'envie de liberté.

Une personnalité incontournable, forte, complexe. Un destin, mais aussi celui de son pays, qu'Hélène Van Loo raconte dans *Cesaria Evora, du vague à l'âme*, nouveau podcast de Musiq3 réalisé par Marion Guillemette. Cinq épisodes de 30 minutes pour plonger dans l'histoire de la diva aux pieds nus.

L'occasion aussi de (re)découvrir les autres podcasts de la série *Tant qu'il y aura des Femmes* sur Auvio, consacrés à Pauline Viardot, Maria Malibran, Misia Sert, Maria Callas et Nina Simone. G.My

# LE PETIT MOMENT QUI FAIT DU BIEN

## Se préparer aux festivals jazz avec ***Django Reinhardt et Stéphane Grap***

Alors que l'été voit fleurir les festivals de jazz un peu partout, certains peuvent se sentir un peu démunis face à un genre musical qu'ils connaissent mal. Heureusement, il existe de petits bijoux filmés permettant de mieux comprendre le genre et de retrouver quelques-unes de ses figures légendaires. C'est le cas avec ce court métrage mettant en scène le guitariste manouche Django Reinhardt, son complice, le violoniste Stéphane Grappelli et leur quintette du Hot Club de France. A l'occasion de leur première tournée en Grande-Bretagne, un petit film est réalisé en 1938 afin de permettre au public britannique de mieux connaître leur style particulièrement original associant guitare manouche et violon.

Partant d'un orchestre jouant le Largo de Haendel, le film explique tout d'abord la différence entre l'interprétation d'un morceau classique, où l'on doit s'en tenir strictement à la partition, et celle d'un morceau jazz où chacun va broder autour de celle-ci à sa façon. Après cette introduction didactique, l'orchestre livre une

## SCÈNES

### Venise sous la neige

★★★☆☆

Jusqu'au 5 septembre, Tournée des Châteaux,
infos et calendrier : www.trg.be/venise-sous-la-neige.

Un couple petit-bourgeois et parfaitement nunuche invite un autre couple à dîner. Tandis que les premiers s'envoient du « chouchou » à tout bout de champ, les deux autres semblent particulièrement mal à l'aise, la jeune femme ne desserrant pas les dents. A tel point que les « chouchous » s'imaginent qu'elle est étrangère et ne comprend pas le français. Sautant sur l'occasion, Patricia va s'inventer une langue incompréhensible et un pays d'origine imaginaire, transformant la soirée en un jeu de dupes et de massacre sans pitié. En tournée aux châteaux, le Théâtre des Galeries livre une comédie vache dont aucun personnage ne sortira indemne.

J.-M.W.

## ARTS PLASTIQUES

### Van Gogh et les étoiles

★★★★☆

Jusqu'au 8 septembre, Fondation Van Gogh, 35 ter rue du Docteur-Fanton, Arles,
www.fondation-vincentvangogh-arles.org.

Pour célébrer ses dix ans d'existence, la Fondation Vincent Van Gogh Arles propose une formidable exposition autour de *La nuit étoilée*, tableau du peintre hollandais exceptionnellement prêté par le Musée d'Orsay. Autour de celui-ci, Bice Curiger et Jean de Loisy ont créé un passionnant parcours abordant de multiples thèmes (Ténèbres, Firmament, Cosmos, Lumières dans la ville, etc.) et rassemblant les artistes les plus divers, d'hier (Corot, Millet, Bourdelle, Gustave Doré, James Ensor, Léon Spilliaert, Victor Hugo, Kandinsky, Malevitch, Munch…) et d'aujourd'hui (Anselm Kiefer, Jean-Michel Alberola, Tony Cragg, Anish Kapoor, Thomas Houseago, Juliette Agnel…). Entre sciences, art, spiritualité et poésie, on voyage au milieu des constellations, des rêves et des interprétations artistiques de cette nuit mystérieuse qui ne cesse de nous fasciner.

J.-M.W.

## ppelli

interprétation jazz mais sage de *J'attendrai* avant de céder la place au Hot Club de France qui interprète le même morceau à sa façon. On est alors emporté par la guitare bondissante de Django Reinhardt et le violon virevoltant de Grappelli se lançant dans de délicieuses improvisations sur le thème de base. Irrésistible !

JEAN-MARIE WYNANTS

Retrouvez la vidéo sur notre site.

## *Largo Winch : le prix de l'argent*

BD, action et bon fond

★★★☆☆

D'Olivier Masset-Depasse, avec Tomer Sisley, James Franco, Clotilde Hesme, Elise Tilloloy, 100 mn.

C'est la crise, au sein de la grande entreprise de Largo Winch (Tomer Sisley). Alors que son associé québécois s'est suicidé en direct lors d'une keynote, il doit aussi affronter une autre affaire : l'enlèvement de son fils Noom, par un mystérieux individu (James Franco) qui semble vouloir exercer une vengeance à son égard. Entre jungle asiatique et neiges canadiennes, l'héritier du mythique Nerio s'embarque pour une destination très éloignée du confort des conseils d'administration…

Si l'on a pu reprocher au précédent film de la trilogie de se prendre un peu trop au sérieux, rien de tout ça ici. Avec son coscénariste (Domenico la Porta), Olivier Masset-Depasse mixe bande dessinée et lâcher-prise (un GSM qui fonctionne toujours après un plongeon dans l'eau, un slalom hivernal sur un coffre de toit rappelant un James Bond époque Roger Moore…), avec des traits plus sérieux et contemporains. Ainsi par exemple, le personnage de Bonnie, jeune femme typée années 2020, accro aux réseaux sociaux, donc à ce qu'elle dénonce : le smartphone, ce polluant extrême comme l'appelle à juste titre le réalisateur. Dans le même ordre d'idées, cette spectaculaire séquence dans la mine (filmée à Charleroi, si !) rappelle que « l'exploitation des gens, y compris les enfants » sert notre confort au départ « de pays qui n'ont rien de démocratique ». La patte du réalisateur, qui voit probablement cette séquence comme « la plus politique du film », est là aussi : souligner les contradictions que vivent ces personnages. Vous avez dit profondeur ? D.S.

## Olivier Masset-Depasse

# « J'ai toujours été attiré p

Treize ans après l'avoir quitté, Tomer Sisley retrouve le personnage de la BD de Francq et Van Hamme, pour affronter un « méchant » incarné par James Franco. Ce troisième film de la franchise est signé Olivier Masset-Depasse. Etonnant ?

ENTRETIEN

**DIDIER STIERS**

Issu du cinéma d'auteur, réalisateur de *Cages*, *Illégal* ou encore *Duelles*, le Carolo Olivier Masset-Depasse tenait à imprimer une petite patte sur le monde de Largo (sic). A y glisser quelques-unes de ses obsessions. Alors, quand le jeune multimilliardaire doit arracher son fils des griffes d'un mystérieux individu animé par une idée de vengeance, ce troisième chapitre devient « plus dark, plus rock'n'roll »…

**Quel était votre état d'esprit à l'heure de vous lancer dans la réalisation de ce film ?**

Guerrier ! Parce que j'avais bien conscience dès le départ que ça allait être une aventure, une épopée, et je n'ai pas été déçu. C'est comme de passer… d'un voilier à un tanker ! Donc c'est sûr que là, il fallait apprendre beaucoup en peu de temps, de nouvelles façons de travailler, s'adapter. Mais après, le positif de tout cela, c'est qu'en tout cas, j'ai adoré !

**Et souffert ?**

Je suis sorti de ce film avec 25 kilos en moins, et un dos en 1.000 morceaux. Il est vrai que c'est beaucoup de pression. Mais en même temps, c'est ça le challenge. En tout cas, je suis prêt à repartir. Alors pas demain, pas forcément sur ce genre de film, pas forcément pour une franchise, mais un film de cette ampleur, ça, ça me plaît bien, oui !

**Alors qu'à la base, ce n'est pas forcément le genre de cinéma pour lequel on vous connaît.**

Non, mais j'ai toujours aimé ça. Je me disais que si j'arrivais à en réaliser un ou à écrire un film de ce genre, je pourrais mourir content. *The Deer Hunter* ou *Mission*, de Roland Joffé. Alors, des films de ce genre, ce n'est plus possible d'en faire aujourd'hui… Mais j'ai toujours été attiré en tout cas par des films d'envergure. Et j'espère que Largo va me permettre d'aller vers ce genre de films.

**Avoir un acteur américain sur un tournage européen, c'est particulier ou pas ?**

Non, pas vraiment. Il y a évidemment des différences. J'avais été guéri, avec mon expérience américaine cauchemardesque. Donc c'était plutôt moi qui avais peur. Si c'était pour me retaper des tarés comme j'avais dû m'en taper aux Etats-Unis, complètement décon-

# par des films d'envergure »

*J'étais dans un état d'esprit guerrier ! Parce que j'avais bien conscience dès le départ que ça allait être une aventure et je n'ai pas été déçu*

**Le troisième chapitre de « Largo Winch » est « plus dark, plus rock'n'roll », selon Olivier Masset-Depasse.** © PAN DISTRIBUTION.

nectés de la réalité… Mais en fait, James est très cool. Il s'est vraiment adapté, il a été très facile, très impliqué. Je n'ai rien d'autre à dire que « merci ». Parce qu'il était là, il était présent et surtout, il était d'accord avec ma vision des choses. Aux Etats-Unis, c'est très différent, les acteurs ont un copyright sur leur rôle dans le sens où ils sont auteurs de leur prestation. Et puis, il y a très peu de réalisateurs américains qui dirigent les acteurs, donc ils n'ont pas l'habitude. Et c'est sûr que parfois ça frotte. Dans mon cas, ça a clairement frotté. Mais ici, non, James a vraiment compris et joué le jeu.

**Que faut-il à un réalisateur européen pour réussir aux Etats-Unis ?**

Peut-être plus d'humilité que moi… Non, je rigole ! En fait, le système là-bas est complètement différent. Un exemple : le remake américain, *Mother's Instinct* (le remake de son *Duelles*, finalement réalisé par Benoît Delhomme, avec Jessica Chastain et Anne Hathaway, NDLR), c'était à peu près le même budget que Largo, 12 millions. Et sur ces 12 millions effectifs, le « on screen », donc ce avec quoi je pouvais travailler, c'était 3 millions et demi. Les films là-bas coûtent très cher parce plein d'argent part par les fenêtres pour des syndicats semi-mafieux et toute une série de choses qui n'ont absolument rien à voir avec la création. Je ne dis pas que tous les gens aux Etats-Unis sont comme ça. Il y en a des très bien, malheureusement, je ne suis pas tombé sur ces gens-là.

## Tomer Sisley : « Le personnage de Largo Winch est plus intéressant, parce que plus fragile »

Vous renouez avec votre personnage, 13 ans après : comment l'avez-vous trouvé ?

**Je le trouve beaucoup plus intéressant, parce que plus de bouteille, donc plus fragile. Ses enjeux ne sont absolument plus les mêmes. Il y a treize ans, c'était un éternel post-adolescent dans sa tête, rebelle, prêt à tout risquer parce que rien à perdre puisqu'il s'en fout de ses milliards. Aujourd'hui, c'est avant tout un papa, d'un enfant qui est lui-même post-adolescent et rebelle. A quel point peut-on vraiment rester rebelle quand on est père d'un enfant rebelle ? Quelles sont finalement les vraies valeurs qu'on veut inculquer ? On est obligé de se poser d'autres questions !**

Le monde a changé également…

**Bien sûr ! Aujourd'hui, les multimilliardaires comme Largo Winch, eh bien ils existent ! En tout cas, on les connaît, on les a identifiés, et on a une opinion sur eux, qu'ils s'appellent Jeff Bezos, Bill Gates ou Elon Musk, qui est quand même celui qui se rapproche le plus de Largo, même si ce n'est pas quelqu'un qui va passer ses vacances en Amazonie. Ça reste un visionnaire qui change la planète, qui change notre vie de tous les jours, qu'on aime ou non. On ne saura que dans quelques années s'il avait raison… Mais Largo doit vivre avec son temps, il a une certaine écoresponsabilité.**

Pour vous, en quoi est-ce appréciable de jouer dans une franchise ?

**C'est quand même une chance inouïe dans une carrière ! On peut avoir des carrières remplies, éclectiques et passer à côté de ce genre de rôle là. De plus, dans notre franchise en tout cas, ce qui est extraordinaire, et contrairement à la bande dessinée où il a éternellement une trentaine d'années, Largo évolue avec le temps qui passe. Je crois qu'il n'y a qu'une autre franchise où cela se déroule comme ça, c'est *Indiana Jones*. Je trouve ça ultra-intéressant de voir un personnage se patiner avec le temps.**

D.S.

© PAN DISTRIBUTION.

## James Franco

# « Ezio est une horrible machine à tuer »

*Ce que je fais est horrible, mais il faut que je comprenne « émotionnellement » pourquoi je le fais. Même s'il n'y a aucune chance que je puisse avoir de l'empathie pour Ezio*

ENTRETIEN

**DIDIER STIERS**

Apparu pour la dernière fois dans la série *The deuce* en 2019, l'acteur a fait son retour sur les plateaux de tournage dont il s'était éloigné pendant plusieurs années après avoir été accusé de harcèlement sexuel par cinq élèves de son école d'art dramatique. James Franco a reconnu avoir eu des relations « consenties » avec des étudiantes, estimé que cela n'aurait pas dû se produire et présenté ses excuses. Un règlement à l'amiable a été trouvé en février 2021. Pour l'heure, son retour est européen. Outre ce *Largo Winch*, il a également tourné avec l'Italien Claudio Giovannesi (*Piranhas*, des épisodes de la série *Gomorra*...), un film intitulé *Hey Joe*.

**Dans ce Largo Winch, vous incarnez Ezio, un « méchant » pas comme les autres, dans le sens où on lui trouverait bien quelques excuses. Vous l'avez vu comme ça aussi ?**

Bien sûr, je suis le méchant, parce que je suis ce personnage qui veut se venger, n'est-ce pas ? Et quiconque tue en se disant qu'il va ainsi remettre les pendules à zéro est probablement un méchant. Ici, on voit le « pourquoi », ce qui est très important non seulement pour la dramatisation, mais aussi pour l'acteur qui joue ce rôle. Vous devez comprendre pourquoi vous le faites. C'est la clé principale du personnage, et tout découle de cela.

**Eloigné des plateaux de tournage américains suite à des accusations de harcèlement sexuel, James Franco effectue un retour au cinéma en Europe.**

© PAN DISTRIBUTION.

**Mais faut-il aussi éprouver un peu d'empathie pour Ezio ?**

Ce que je fais est tellement horrible... Après, la source est une bande dessinée. Donc ce n'est presque pas la vraie vie pour moi, mais il faut que je comprenne « émotionnellement » sur le moment pourquoi je le fais. Mais il n'y a aucune chance que je puisse avoir de l'empathie pour Ezio. C'était juste la nécessité de comprendre ce qui l'enflammait, ce qui mettait ce moteur en action. Et une fois que j'ai compris ça, boum, je sais ! Il faut comprendre aussi le « comment », la teneur du personnage. Il est un peu comme un moine guerrier. Il s'est entraîné pour cela. C'est sa seule mission. Il va donc continuer à avancer, un peu comme Terminator qui avance, avance, avance, avance... Et de temps en temps, quand j'inflige juste assez de douleur à Largo Winch, je peux la savourer parce que c'est ce à quoi toute ma vie a abouti. C'est presque une tragédie d'une certaine manière. Je suis une sorte d'horrible machine, une machine à tuer. Ou quelque chose comme ça. Mais c'est un film...

# Vous aimez la littérature ?
# Devenez juré du Prix Victor Rossel des lecteurs 2024

Prix Victor Rossel
des lecteurs

L'année dernière, pour sa 80e édition, le Prix Victor Rossel, grand prix littéraire belge créé par le journal Le Soir, a lancé le Prix des lecteurs : cinq abonnés du Soir ont été sélectionnés pour déterminer « leur » Prix Rossel parmi cinq livres nominés par le jury officiel. Devant le succès de l'initiative, l'enthousiasme des lecteurs retenus et la qualité de leurs interventions, nous avons décidé de réitérer l'expérience.

Vous aimez lire, vous êtes abonné(e) au Soir et vous avez envie de participer au choix et à la remise du Prix Victor Rossel des lecteurs, le 6 novembre prochain, en présence d'Adeline Dieudonné ? Inscrivez-vous avant le 1er septembre sur **bonsoir.lesoir.be/juryPVR** en ajoutant une lettre de motivation et la critique d'un livre qui vous a particulièrement marqué. Bonne chance !

BONSOIR
Club des abonnés

LE SOIR
Repensons notre quotidien

## *It Ends With Us*
# Le phénomène littéraire au cinéma

★★★☆☆

De Justin Baldoni, avec Blake Lively, Justin Baldoni, Jenny Slate, Hasan Minhaj, Amy Morton et Brandon Sklenar, 140 mn.

Véritable succès littéraire propulsé en top des ventes grâce au hashtag *booktok*, la tant attendue adaptation du roman de Colleen Hoover, *It ends with us*, arrive sur le grand écran.

Lily Bloom (Blake Lively), une jeune entrepreneuse marquée par une enfance traumatisante, décide de réaliser l'un de ses rêves : lancer sa propre boutique de fleurs à Boston. Lors de cette aventure, elle croise le chemin d'un sulfureux neurochirurgien, Ryle Kincaid (Justin Baldoni), dont elle va rapidement tomber sous le charme. Sa relation avec ce jeune homme, aux allures de gentleman, viendra réveiller les vieux démons de son enfance…

Film à l'allure de romance séduisante, *It ends with us* (*Jamais plus*) aborde en réalité des sujets profonds tels que les violences conjugales. Inspirée par ses propres expériences, l'autrice Colleen Hoover, qui fait par ailleurs une apparition furtive dans le film (scénarisé par Christy Hall), souhaite que son livre et son adaptation aident des jeunes femmes dans cette situation. « J'espère que les spectateurs quitteront la salle avec un sentiment d'espoir et d'inspiration. Mon désir est que ceux qui se trouvent dans cette situation, ou qui connaissent quelqu'un qui fait face à ce genre d'évènements, se sentent inspirés », a confié l'autrice dans une interview sur la chaîne YouTube TheMovieReport.

Réalisé par Justin Baldoni, le film présente dans le rôle principal Blake Lively (Serena dans la série *Gossip Girl*). Non loin de son registre habituel, la jeune femme apparaît à l'écran avec une chevelure aux nuances cuivrées pour rester fidèle au personnage du livre. Bien que l'âge juvénile des personnages dans le livre, parfois marqué par un romantisme un peu exagéré, puisse susciter des interrogations, le film a pris la liberté de les vieillir légèrement, ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose pour Colleen Hoover. « Ça a du sens pour moi que les personnages soient un peu plus vieux, et donc plus matures. » En revanche, pas de panique pour les puristes du roman, le film reste bel et bien fidèle à l'ouvrage littéraire. MANOE PEETERS (ST.)

## *Super Papa*
# Tendresse

★★☆☆☆

De Léa Lando, avec Ahmed Sylla, Ismaël Bangoura, Zabou Breitman, Julien Pestel, Louise Codelfy, Claudia Tagbo, 98 mn.

Comédie familiale du milieu de l'été, *Super Papa* met en scène un humoriste immature et en galère qui doit assumer la garde de son gamin à la mort de son ex-compagne, au grand dam de son ex-belle-mère. Fauché, Tom vit chez un pote et sa compagne. Pour les huit ans de l'enfant, il lui offre un livre du *Petit Prince* qui s'avère être un bloc-notes. Pour ne pas perdre la face, Tom invente que le livre est magique, qu'il suffit d'y écrire ses rêves pour qu'ils se réalisent. Avec la complicité de son pote, Tom va tout mettre en œuvre pour exaucer les rêves de son fils, même les plus fous ! Construite sur deux niveaux - les adultes face aux réalités, Tom dans son rôle de père –, cette fantaisie gentiment farfelue inspirée d'une histoire vraie met en scène le pouvoir de l'imaginaire mais reste superficielle et ne sort pas des balises attendues. Cela dit, dopée de beaucoup d'amour, chose qu'amènent tous les adultes du film, elle s'impose sympathique et touchante. Ahmed Sylla, acteur principal du film, renforce ce sentiment dans sa façon généreuse et tendre de s'emparer de son personnage maladroit avec la vie. Il y a deux ans, il nous confiait vouloir être un élément sur lequel la famille se rassemble. Avec *Super Papa*, il ne se dédie pas. A ses côtés, le tout jeune Ismaël Bangoura est un très naturel petit partenaire. Le reste du casting apporte une jolie consistance à l'ensemble. Pour son premier long métrage, l'humoriste et autrice Léa Lando ne bouscule aucun code mais elle évite la mièvrerie et espère sans doute que le public verra son film « avec le cœur ». FABIENNE BRADFER

## ***Swimming Home***
## En eaux troubles

★☆☆☆☆

De Justin Anderson, avec Mackenzie Davis, Ariane Labed, Christopher Abbott, Nadine Labaki, 99 mn.

De retour de l'aéroport où ils ont été chercher une amie, Joe, poète en panne d'inspiration, et Isabel, reporter de guerre, découvrent une femme faisant la planche dans leur piscine. Nue. « J'attendais Vito. Le portail était ouvert », leur explique-t-elle. Vito, c'est le chauffeur du couple. La femme, elle, dit s'appeler Kitty, être botaniste et chercher un appartement dans la région. Isabel lui propose alors de rester chez eux, dans une petite maison d'amis donnant sur le jardin. Kitty accepte et apparaît très vite à l'aise face à ce couple qui se délite…

Ainsi débute l'adaptation par Justin Anderson du roman de l'écrivaine britannique Deborah Levy (dont un deuxième livre, *Hot Milk*, sera sous peu porté à l'écran, celui-là par Rebecca Lenkiewicz). Peintre de formation, Anderson a un passé dans la mode et la publicité. Avec *Swimming Home*, qui est ici son premier long-métrage, il signe un film passablement opaque. Les paysages, les architectures, les corps dont Anderson filme des parties en gros plan, et même ce club étrange où Isabel passe son temps : tout dans son travail est visuellement accrocheur, et l'attention apportée au

son y contribue également. Le propos par contre, dans ce cadre nimbé d'une sorte d'érotisme un peu artificiel, reste moins perceptible (et *a fortiori* pour qui n'a pas lu le bouquin) : on ne voit pas toujours très bien où le réalisateur (il est aussi scénariste) veut en venir, ce qu'il entend nous dire, entre le portrait d'un homme traumatisé (la guerre en Bosnie, ici) ou celui de ce couple qui semble ne plus avoir d'avenir. D.S.


BONSOIR
Club des abonnés

Gagnez des places pour le stand-up de Manon Lepomme, le film 'La Nuit se traîne, l'Intime Festival, le musée de votre choix à Mons

À GAGNER

Soyez les invités privilégiés du SOIR en profitant des nombreuses places gratuites réservées aux abonnés.

Rendez-vous sur bonsoir.lesoir.be

LE SOIR
Repensons notre quotidien

## Canine

★★★★☆

De Yórgos Lánthimos, avec Chrístos Stérgioglou, Michele Valley, Angelikí Papoúlia, Mary Tsóni, Christos Passalis, Anna Kalaitzidou, 96 mn.

Analyse au vitriol de la structure familiale, *Canine* (*Dogtooth*, sorti en 2009 et proposé cet été dans une version restaurée 4K) met en scène des parents et leurs trois enfants (adultes), évoluant en vase clos dans une maison à la campagne entourée de hautes clôtures. Les enfants ne l'ont jamais franchie, « préservés » du monde extérieur par leurs parents. Seule exception : Christina, agent de sécurité dans l'usine du père, autorisée à des visites pour satisfaire les pulsions sexuelles du fils. Virulent, cruel, dérangeant par opposition au récit presque paisible que Lánthimos (*Poor Things*, *The Favourite*) déploie, *Canine* est un objet de cinéma, empruntant notamment à l'univers de Buñuel. C'est radical mais jouissif aussi. Un film étrangement captivant à (re)découvrir d'urgence. G.My

## C'est pas moi

★★★★☆

De Leos Carax, avec Denis Lavant, Ekaterina Yuspina, Loreta Juodkaite, Adam Driver, 42 mn.

Un film ovni inventif, ludique, vertigineux signé Leos Carax, sorte d'autoportrait transgressif de lui-même, de son œuvre, de son époque, du monde. Comme un souvenir du présent et une invitation au voyage. Avec des documents filmés, des archives, des photos, des illustrations et un dialogue permanent avec ses propres films et le cinéma qu'il aime, de Epstein à Nicholas Ray, de Méliès à Bresson, de Murnau et Alice Guy à Lubitsch et Hitchcock. F.B.

## Deadpool & Wolverine

★★★☆☆

De Shawn Levy, avec Ryan Reynolds, Hugh Jackman, Emma Corrin, Morena Baccarin.

Notre antihéros mène une vie rangée entre ses quelques rares amis et se cherche du boulot. Il se verrait même bien devenir un Avenger ! Jusqu'à ce que la TVA, la Time Variance Authority qui surveille la ligne du Temps sacrée (déjà à l'œuvre dans la première saison de la série *Loki*), lui confie une mission. Comme de bien entendu, son monde à lui doit affronter une nouvelle menace. Et voilà qui l'oblige à s'associer avec Wolverine… à trouver dans un autre monde. Ce qui ne va pas être simple, surtout que c'est contre l'envie de chacun qu'ils sont tenus de faire équipe. Ce 34e film du MCU est truffé de surprises, de caméos, et le scénario tient aussi sur le fameux concept du Multivers. Les répliques tuent, les *running jokes* référentielles sont là, c'est sanglant comme jamais dans un Marvel. D.S.

## Fremont

★★★★☆

De Babak Jalali, avec Anaita Wali Zada, Gregg Turkington, Jeremy Allen White, 88 mn.

A Kaboul, où elle est née, Donya était traductrice pour l'armée américaine. Aujourd'hui, à Fremont, ville californienne où elle est établie depuis huit mois, elle travaille dans une fabrique artisanale de « Fortune Cookies ». Hantée par la culpabilité d'avoir laissé sa famille en Afghanistan, elle ne trouve pas le sommeil. Alors qu'elle espère trouver une solution grâce à un psy, son patron lui confie la mission de rédiger les dictons et autres prévisions des cookies. Elle décide alors d'envoyer un message spécial dans un des biscuits en laissant le destin agir… Une pépite du cinéma indépendant, poétique, doux-amer, mélancolique et touchant. GMy

## Intouchables

★★★★☆

D'Eric Toledano et Olivier Nakache, avec François Cluzet, Omar Sy, Anne Le Ny, Audrey Fleurot, 112 mn.

Treize ans après sa sortie, le film phénomène d'Olivier Nakache et Eric Toledano ressort en salle. Une comédie portée par François Cluzet et Omar Sy, qui raconte la rencontre entre un riche aristocrate tétraplégique (Cluzet) et un noir banlieusard, tout juste sorti de prison, qui devient son aide à domicile (Sy), qui continue de nous faire du bien ! F.B.

## La piscine

★★★★☆

De Jacques Deray, avec Romy Schneider, Alain Delon, Maurice Ronet, Jane Birkin, 120 mn.

Cinquante-cinq ans après sa sortie, La piscine ressort en salle dans une version restaurée 4K. Et c'est toujours d'un érotisme fou et totalement captivant de voir Jacques Deray filmer, tel un poison qui se répand, le malaise qui s'infiltre entre les êtres et l'harmonie apparente d'un bonheur heureux qui se lézarde. Romy Schneider et Alain Delon ont une modernité indélébile et sont au sommet de leur beauté pour l'éternité. F.B.

## Le comte de Monte-Cristo

★★★★☆

De Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière, avec Pierre Niney, Anaïs Demoustier, Anamaria Vartolomei, Laurent Lafitte, 178 mn.

Edmond Dantès, jeune homme plein d'avenir, va épouser la belle et riche Mercedes. Mais victime d'un complot, il est arrêté le jour de son mariage pour un crime qu'il n'a pas commis. Après quatorze ans de détention au château d'If, il parvient à s'évader. Devenu immensément riche, il revient sous l'identité du comte de Monte-Cristo pour se venger… Pierre Niney apporte du sang neuf à cette figure majeure de la littérature française. Après avoir scénarisé *Les trois mousquetaires*, Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière réussissent un grand film populaire en adaptant une autre œuvre phare de Dumas avec lyrisme et faste. Proches du classicisme élégant à la Rappeneau, ils renouent avec une flamboyance d'antan, donnent à leur héros une noirceur bien contemporaine et captivent trois heures durant. F.B.

## Les toutes petites créatures

★★★☆☆

De Lucy Izzard, 38 mn.

Rose, Bleu, Orange, Jaune et Vert sont cinq petites créatures aussi rigolotes qu'attachantes. Ne cherchez pas quelles sont leurs origines, à quelle(s) espèce(s) elles se rattachent ou quel est leur genre : sous leurs traits pleins de fantaisie, elles jouent, vivent des aventures et découvrent le monde qui les entoure. Douze aventures,

**Kristen Stewart et Katy O'Brian au cœur de « Love Lies Bleeding », un film pop fantasmé qui captive aussi grâce aux géniales performances de ses acteurs.**

© ANNA KOORIS.

pour le présent programme, soit douze petites histoires sans paroles : *Boing*, *Le cache-cache*, *Les lapins endormis*, *La balançoire*, *Le spectacle de lumière*, *Ouille !*, *Les flaques de couleurs*, *Bruyant*, *Le tri*, *Le hoquet*, *On s'habille* et *Les miroirs déformants.* D.S.

## Longlegs

★★★☆☆

D'Osgood Perkins, avec Maika Monroe, Nicolas Cage, Blair Underwood, Alicia Witt, 101 mn.

Jeune recrue du FBI dont la mère est une bigote de première, Lee Harker est sollicitée pour travailler sur le dossier d'un tueur en série dont on sait peu. Si ce n'est qu'il porte le nom étrange de Longlegs et qu'il s'en prend à des familles entières à des moments très particuliers. Cela fait des années que ça dure aussi… mais, hormis de curieuses notes retrouvées sur le lieu de ses crimes, on n'a jamais pu y certifier sa présence ! D.S.

## Los colonos

★★★☆☆

De Felipe Gálvez Haberle, avec Mark Stanley, Camilo Arancibia, Benjamin Westfall, 100 mn.

Chili, 1901. Un territoire immense que l'aristocratie blanche cherche à « civiliser ». Ça commence comme un western. Trois cavaliers (un soldat britannique, un mercenaire américain et un jeune métis chilien) sont engagés par un riche propriétaire terrien, José Menendez, pour déposséder les populations autochtones de leurs terres et ouvrir une route vers l'Atlantique. Sur fond de paysages grandioses mais très rudes, Felipe Gálvez Haberle remet en lumière une page oubliée de l'histoire du Chili, le génocide des Indiens Selk'nam. Conçu en deux temps – en extérieur avec l'expédition des trois personnages à cheval, puis sept ans plus tard, dans les demeures de Menéndez et du jeune métis Segundo pour une potentielle réparation –, ce premier long métrage très politique raconte sans concession la brutalité des colons, leur barbarie au nom de la « civilisation ». C'est frontal, glaçant jusqu'à la scène finale d'une force radicale, portée par le regard durci d'une femme autochtone, au nom de la liberté d'un peuple exterminé. F.B.

## Love Lies Bleeding

★★★★☆

De Rose Glass, avec Kristen Stewart, Katy O'Brian, Ed Harris, Dave Franco, 104 mn.

Révélée en 2019 par *Saint Maud*, la Britannique Rose Glass est de retour sur le devant de la scène avec *Love Lies Bleeding.* Un film ultra-pop, classe, brutal, hyper-stylisé et bourré de références (in)directes, qui nous plonge dans un village isolé du Nouveau-Mexique par une nuit étoilée. Lou (Kristen Stewart), manager solitaire d'un club de gym, tombe sous le charme de Jackie (Katy O'Brian), une bodybuildeuse qui ambitionne de se rendre à Las Vegas pour réaliser son rêve. Un coup de foudre qui va déclencher une déferlante de violence, les entraînant dans les méandres de la famille criminelle de Lou… Rose Glass joue avec les codes du féminin et du masculin pour dessiner un thriller romantique queer. C'est parfois gore, mais souvent drôle aussi, et fait de multiples perspectives. Un film pop fantasmé qui captive aussi grâce aux géniales performances de ses acteurs. G.MY

## Maria

★★★☆☆

De Jessica Palud, avec Anamaria Vartolomei, Matt Dillon, Céleste Brunnquell, 100 mn.

Maria (Anamaria Vartolomei) a 19 ans quand Bertolucci lui propose de jouer dans *Le dernier tango à Paris* face à Brando (Matt Dillon). A sa sortie, ce psychodrame morbide centré sur une relation physique d'une brutalité animale fait scandale et transforme Maria en actrice iconique, mais aussi en jeune femme détruite par le tournage. Avec rigueur et pudeur, Jessica Palud met en évidence un système sans état d'âme instauré au nom de la création, écho à ce que dénonce le mouvement #Metoo, et démontre comment le cinéma, en tant que pouvoir, peut briser une vie. F.B.

## Memory

★★★★☆

De Michel Franco, avec Jessica Chastain, Peter Sarsgaard, Merrit Wever, 103 mn.

Assistante sociale, Sylvia (Jessica Chastain) mène une vie structurée. Son temps, elle le partage entre sa fille qu'elle surprotège, son travail et les réunions des alcooliques anonymes. Un ordre établi qui va être bouleversé lorsque Saul (Peter Sarsgaard) va la suivre chez elle après une réunion d'anciens de classes. Des retrouvailles qui vont les mettre face à leur passé et profondément bouleverser leurs vies. Huitième long-métrage du réalisateur mexicain Michel Franco (*Nuevo orden*, *Después de Lucía*), *Memory* parle de la reconquête de la mémoire traumatique, et des mécanismes du souvenir. De l'influence des traumas sur notre vie, nos choix, nos actions. Un film qui mêle intime et universel, porté par deux acteurs au sommet de leur art. G.My

## Moi, moche et méchant (Despicable Me) 4

★★★☆☆

De Chris Renaud et Patrick Delage, avec (les voix en V.O. de) Steve Carell, Will Ferrell, Pierre Coffin, Joey King, 94 mn.

Maxime Le Mal s'est approprié les atouts physiologiques du cafard. Il cherche désormais à se venger de Gru qui, en 1984 alors qu'ils étaient au lycée Pas Bon, l'a supplanté dans un concours de musique. Gru a fait procéder à son arrestation par l'AVL (l'*Anti-Villain League*), mais Le Mal s'est évadé, obligeant cette même AVL à cacher son agent et sa famille à Mayflower où il leur est conseillé de se fondre dans la population locale. Là-bas, la jeune Poppy rêve de devenir une super méchante et contraint Gru à l'y aider… D.S.

## Only the River Flows

★★★☆☆

De Shujun Wei, avec Yilong Zhu, Zeng Meihuizi, Tianlai Hou, 102 mn.

Chine, années 1990. Trois meurtres sont commis dans la petite ville de Banpo. Ma Zhe, le chef de la police criminelle, est chargé d'élucider l'affaire. Un sac à main abandonné au bord de la rivière et des témoignages de passants désignent plusieurs suspects. Alors que l'affaire piétine, l'inspecteur Ma Zhe est confronté à la noirceur de l'âme humaine et s'enfonce dans le doute… alors que sa femme est enceinte et attend de lui une vraie présence à ses côtés. F.B.

## Perdidos en la noche

★★★☆☆

D'Amat Escalante, avec Juan Daniel García Treviño, Ester Expósito, Bárbara Mori, 160 mn.

Les détonations résonnent au loin tout au long du film. Glaçantes et inexorables, elles semblent sonner le glas dans la vallée mexicaine où vit le jeune Emiliano. Lui-même employé sur le chantier qui concentre toutes les tensions politiques de la région, il cherche depuis des années à faire la lumière sur la disparition soudaine de sa mère. Militante écologiste, elle a « disparu dans la nuit » sans la moindre explication. Désemparé et en colère, son fils mène l'enquête par ses propres moyens, bravant les interdits, la corruption et la violence qui foisonnent dans cette région pauvre et désolée du Mexique. ANTHÉA MARIANI (St.)

## Samsara

★★★★☆

De Lois Patiño, 113 mn.

Au Laos, un jeune moine lit chaque jour un passage du *Livre des morts* à une mourante. Le texte doit l'aider à trouver le chemin vers l'au-delà. Car « là où je vais, je ne veux pas me perdre », dit la vieille dame. Avec lui, avec elle, le spectateur va vivre le cycle de la naissance, de la mort et de la réincarnation. F.B.

## Sons

★★★☆☆

De Gustav Möller, avec Sidse Babett Knudsen, Sebastian Bull, Dar Salim, 100 mn.

Eva (la géniale Sidse Babett Knudsen), gardienne de prison dévouée et discrète, est étrangement troublée par l'arrivée de Mikkel (l'inquiétant Sebastian Bull), un nouveau détenu dans son établissement pénitentiaire. De joviale à bienveillante, elle devient nerveuse et colérique. Pourtant, elle demande à être transférée dans l'unité de ce nouveau détenu, réputée comme la plus violente de la prison. Sans jamais dévoiler son secret… G.My

## The Monk and the Gun

★★★☆☆

De Pawo Choyning Dorji, avec Tandin Wangchuk, Deki Lhamo, Pema Zangmo Sherpa, 107 mn.

Quelles valeurs défendons-nous ? C'est à cette question que nous confronte le réalisateur bhoutanais Pawo Choyning Dorji dans *The Monk and the Gun (Le moine et le fusil)*. Nous sommes en 2006 et le pays du Bonheur national brut s'ouvre à la modernisation, découvre internet, la télévision… et la démocratie. Pour apprendre à son peuple à voter, le gouvernement organise des « élections blanches ». Mais au Bhoutan où la religion et le Roi très aimé importent plus que la politique, les habitants semblent peu motivés. Cependant, dans une province montagneuse reculée, un moine décide d'organiser une mystérieuse cérémonie le jour du vote et charge l'un de ses disciples de trouver un fusil… Pawo Choyning Dorji dresse le portrait d'un pays et d'un peuple en pleine mutation. Il saisit les contrastes entre les valeurs traditionnelles du Bhoutan rural et les penchants plus modernes d'un Bhoutan urbain en plein essor sur la base d'un casting de non-professionnels. F.B.

## Vice-versa (Inside Out) 2

★★★★☆

De Kelsey Mann, avec Charlotte Le Bon, Amy Poehler, Jaynelia Coadou, Adèle Exarchopoulos, 96 mn.

Deux ans se sont écoulés depuis que Riley et ses parents sont arrivés à San Francisco. La fillette grandit et de nouvelles émotions viennent la saisir, télescopant parfois la joie, la colère, la tristesse, la peur et le dégoût, soit celles qui lui étaient déjà familières… De manière ludique, *Vice-versa 2* montre une fois de plus comment nos personnalités sont « composites ». Et ici, comment l'adolescence vient tout chambouler. Si cette suite reprend le concept original du premier film, elle le pousse plus loin encore, entre action joyeusement débridée et trouvailles visuelles marrantes. On applaudit ce deuxième volet aussi drôle qu'intelligent ! D.S.

# Cinq documentaires pour se (re)plo

En cet été olympique, la rédaction vous propose une sélection soigneusement élaborée de films et séries documentaires autour de l'événement. Athlètes hors normes, éditions ébranlées par des scandales politiques et économiques… les Jeux renferment une multitude d'histoires fascinantes à explorer.

© D.R.

## L'odyssée des Jeux olympiques

★★★★☆

De Jean-Christophe Rosé et Benoît Heimermann, narré par Philippe Torreton, 110 mn. Disponible en replay sur TV5Monde jusqu'au 12/08/2024.

Les Jeux olympiques, événements apolitiques et pacifiques ? Pierre de Coubertin en rêvait. Pourtant, depuis leur création en 1896, les Jeux « modernes » n'ont cessé de s'emparer des problématiques de leur époque. Appels au boycott, instrumentalisations politiques, dopage et corruptions… *L'Odyssée des Jeux olympiques* revient sur les moments forts qui ont rythmé ces olympiades. Dès les premières minutes, le spectateur est plongé dans l'effervescence des Jeux, grâce aux frappantes images d'archives colorisées pour l'occasion. Comme transporté au milieu du stade, on revit les performances des athlètes légendaires Jesse Owens, Nadia Comaneci ou Usain Bolt. Plus qu'une énumération d'exploits sportifs, ce documentaire remet les JO en perspective avec leurs enjeux contemporains. De Berlin 1936, quand l'Allemagne se sert de l'événement pour sa propagande nazie, à Mexico 1968, et le poing levé des athlètes afro-américains en pleine période d'Apartheid. Avec un storytelling maîtrisé, Philippe Torreton tient aisément en haleine durant près de deux heures. Mais vouloir résumer 128 ans d'histoire en un unique film s'avère fastidieux. Résultat : certains enjeux intéressants sont à peine survolés, et d'autres anecdotes expédiées. *L'Odyssée des Jeux olympiques* reste néanmoins un bon moyen de se remémorer ces moments marquants qui, au-delà de raconter l'histoire du sport, racontent celle de notre monde. Louise Pinchart (St.)

## Le Nouvel Essor de Simone Biles

★★★☆☆

Série documentaire de Katie Walsh, en 4 épisodes (2 déjà disponibles, les 2 suivants sortiront à l'automne). Disponible sur Netflix.

Tokyo 2020. Lumière aveuglante et silence assourdissant. L'athlète Simone Biles s'apprête à s'élancer sur le tremplin pour exécuter l'épreuve du saut de cheval. Le monde s'attend à ce que la gymnaste la plus médaillée de l'histoire triomphe aisément… Pourtant, elle vacille après seulement une vrille et demie, et retombe désorientée sur le sol. Quelques instants plus tard, Simone se retire de la compétition, entraînant un tsunami de réactions et de haine envers la jeune femme. Aujourd'hui de retour au sommet de sa gloire à Paris, l'athlète afro-américaine se livre dans une série Netflix sur les défis qu'elle a dû affronter pour renouer avec la gymnastique.

Dans les deux premiers épisodes déjà disponibles, Simone Biles nous invite dans son intimité et se confie sur sa dépression post-Jeux ainsi que sur son enfance auprès d'une mère toxicomane. Dans un milieu où discipline et perfection sont reines, le documentaire propose une réflexion intéressante sur la banalisation de la maltraitance dans le sport de haut niveau. Abus sexuels, humiliations, racisme… aucun travers de cette discipline en pleine mutation n'est épargné. Le tout offre un portrait certes larmoyant par moments, mais délivrant toutefois un bel exemple de résilience et de combativité. Louise Pinchart (St.)

© NETFLIX.

# onger au cœur des Jeux olympiques

© NETFLIX.

## *Icare*

★★★★☆

Film documentaire de Bryan Fogel, 121 mn. Disponible sur Netflix.

Qui veut voler trop près du soleil se brûle les ailes. Si vous êtes passés à côté de l'oscarisé *Icare* à sa sortie en 2017, les JO de cette année sont une bonne excuse pour (re)découvrir ce fascinant documentaire, sorti tout droit d'un roman orwellien. Tout commence par l'envie un peu farfelue de Bryan Fogel, cycliste amateur, de dénoncer l'inefficacité des tests antidopage du milieu sportif… en se dopant lui-même. Dans sa recherche d'alliés, il fait la rencontre du scientifique russe Grigory Rodchenkov, directeur du laboratoire de l'AMA (Agence mondiale antidopage) à Moscou. Ce personnage haut en couleur va alors aider Fogel à s'administrer des stéroïdes pour son enquête pendant plusieurs mois. Mais à mesure qu'une complicité s'installe entre les deux hommes, Grigory révèle à son nouvel ami des informations au sujet d'un vaste système de dopage d'Etat russe, auquel il aurait lui-même contribué. Bryan Fogel se retrouve alors impliqué malgré lui dans ce qui sera considéré comme le « plus gros scandale de dopage de l'histoire des Jeux olympiques ». S'il peut être confus au cours de sa première demi-heure et fort technique par moments, ce documentaire est le résultat d'un incroyable travail de recherche, permettant une mise en lumière de ces lanceurs d'alerte qui risquent souvent leur vie pour faire éclater la vérité. Louise Pinchart (St.)

© D.R.

## *Des sportives trop puissantes*

★★★☆☆

Film documentaire de Phyllis Ellis, 76 mn. Disponible sur Arte.tv et Youtube

Trop forte pour être une femme ? Depuis qu'elles sont autorisées à participer aux Jeux olympiques, les athlètes androgènes sont régulièrement au centre de polémiques houleuses. Jugées trop masculines, trop testostéronées, le genre et la légitimité de ces « surfemmes » à concourir est continuellement remis en cause. Dans une succession de portraits touchants et saisissants, Phyllis Ellis donne la parole à des coureuses qui ont vu leurs rêves olympiques (et pour certaines, leur vie) se briser. De la championne Caster Semenya – interdite de compétition pour son taux de testostérone trop élevé – à la spécialiste du demi-fond Annet Negesa – ayant subi une ablation des organes sexuels internes sans son consentement – ce sont la toute-puissance et les abus de la Fédération internationale d'athlétisme (Wolrd Athletics) qui sont dénoncés. Le film amène également des questions plus générales sur le sexisme et le racisme latent dans le sport et l'athlétisme. Malgré quelques longueurs et un rythme parfois décousu, *Des sportives trop puissantes* (*Category : woman* pour le titre original) instaure un débat nécessaire et actuel sur la question délicate de la place de ces corps « non-conformes » dans le sport. Louise Pinchart (St.)

## *Marieke, addicted to life*

★★★☆☆

Documentaire de Pola Rapaport, 86 mn. Disponible sur Auvio jusqu'au 30 septembre.

Faire plus parce qu'on a sa vie entre les mains. Qu'on peut dire quand ça suffit. Athlète à la trajectoire exceptionnelle, Marieke Vervoort a vécu sa vie avec intensité, envers et contre tout. Atteinte de myélopathie, une maladie dégénérative incurable menant à une tétraplégie progressive, elle a multiplié les exploits sportifs mais a aussi choisi de garder son destin en mains. Le 22 octobre 2022, elle a eu recours à l'euthanasie pour soulager des souffrances devenues insupportables.

Un cheminement que la réalisatrice américaine Pola Rapaport met en lumière dans *Marieke, addicted to life*. Un film pour lequel elle a suivi les trois dernières années de la vie de Marieke. Sa retraite sportive après les Jeux paralympiques de Rio en 2016, où elle avait décroché l'argent (400 m) et le bronze (100 m) (après notamment une médaille d'or à Londres en 2012 et un triple sacre de championne du Monde à Doha en 2015). Sa vie au quotidien. Son parcours. Ses souvenirs. Sa manière de dépasser ses limites et de sans cesse se lancer de nouveaux défis. Malgré un corps se laissant peu à peu envahir par la maladie. Son rapport à la mort aussi, et la manière dont il a évolué. Un film qui émeut et qui inspire. G.My

© LUC DEQUICK.

## Orchestra nazionale della Luna

# « Comme si on regardait le monde d'aujourd'hui depuis la Lune »

« Selene's View », le troisième album de l'Orchestra nazionale della Luna, est envoûtant, surprenant, ludique, plein d'idées musicales et sociétales. On en parle avec Manu Hermia.

ENTRETIEN

**JEAN-CLAUDE VANTROYEN**

Manu Hermia au saxophone, à la flûte, au bansuri, Kari Ikonen au piano, avec ou sans maqiano, et au Moog, Stéphane Boisseau à la contrebasse, Teun Verbruggen à la batterie. Cet Orchestra nazionale della Luna est un quartet formidable qui offre des morceaux stupéfiants sur leur troisième album, *Selene's View*. Complexes, mais fluides et envoûtants. Et ironiques aussi. Le Finlandais Kari Ikonen est de ces pianistes jazz qui dépassent la tradition, une sorte de bâtard de Thelonious Monk et de lutin scandinave. Il tape sur son clavier, il frotte directement les cordes, il suscite des bruitages atmosphériques sur son Moog. Il a doté son piano d'un maqiano, un système de micro-accordage portable qui permet aux pianistes de jouer le maqamat (un système de modes dans la musique arabe traditionnelle) et d'autres microtons sur le piano acoustique. Et les trois autres artistes sont au diapason, dans l'intensité, l'originalité, la surprise. Conversation avec le saxophoniste belge Manu Hermia.

**Ce qui frappe immédiatement dans cet album, ce sont les sonorités très diversifiées que vous créez avec des instruments en fin de compte traditionnels.**

L'idée, c'est d'avoir un quartet classique mais qu'on puisse étendre les textures. Parce que les textures, en jazz, ce n'est pas la partie la plus riche. On avait vraiment envie de moderniser les couleurs. Bien sûr, le Moog aide bien, avec toute sa palette de sons un peu fusion et de sonorités proches des musiques électroniques. Et avec le bansuri, on touche à toutes les couleurs des musiques du monde. Dans cet album, j'ai ajouté des pédales d'effets sur les flûtes et bansuris, et cela change encore le son.

**Ce qui frappe aussi, c'est l'utilisation des silences, des syncopes, des modifications de rythmes.**

Kari Ikonen est quelqu'un de très rythmique dans son écriture. Et notre section rythmique tente aussi plein de choses. Kari et moi, on écrit pour le groupe, on amène du matériel mais celui-ci n'est jamais définitif, et on traite ce matériel à quatre. C'est ce passage en travail commun qui fait le son et l'identité du groupe. Beaucoup d'idées de toutes sortes germent, dont parfois des idées dynamiques et rythmiques un peu farfelues. On tâtonne pendant les arrangements, on essaie, on tente. Ce n'était pas prévu comme ça dans *Bialystok*, avec ces longs silences, par exemple, c'est en jouant que c'est devenu ainsi.

**Le neuvième et dernier morceau de l'album s'appelle *E-peli*. Sans le tiret, ce mot finnois signifie « voyou », mais dans un sens affectueux. Vous êtes les voyous du jazz d'aujourd'hui ?**

On essaie vraiment, avec beaucoup d'humour et d'ouverture, de faire des propositions ancrées dans notre époque, tant au niveau des idées que des compositions et que de la façon de les jouer. On vient tous d'horizons différents et de pays différents, c'est pour ça qu'on a trouvé ce nom de groupe qui nous mettait tous d'accord. Je ne crois pas qu'on soit des voyous mais c'est vrai qu'on ne choisit pas la vague *mainstream*, on essaie d'être des électrons libres dans les idées et les sonorités qu'on propose.

**Sébastien Boisseau, Teun Verbruggen, Manu Hermia et Kari Ikonen.** © CHRISZTINA CSENDES.

**Vous véhiculez non seulement des notes, mais aussi des idées.**

On se pose beaucoup de questions, en tant qu'humains, sur l'époque un peu folle qu'on traverse. La musique peut

*La musique peut ne rien changer, mais en même temps, on a envie d'ancrer le discours dans ces questions qu'on se pose*

ne rien changer, mais en même temps, on a envie d'ancrer le discours dans ces questions qu'on se pose et parfois les titres du morceau le montrent. Ou le titre de l'album : Seléné, c'est la déesse de la lune et c'est un peu comme si on regardait le monde d'aujourd'hui de là-bas. L'album précédent, *There's still life on Earth*, reflétait un souci écologique. Ici on a plus axé sur la grosse crise de l'intelligence artificielle et tout ce que ça génère. On le fait vraiment sans prétention, mais ça nous plaît d'orienter le peu qu'il y a à dire sur des vraies questions qu'on partage dans le groupe. On n'a pas plus de réponses que les autres mais, voilà, il y a un petit engagement, on avait l'impression que c'est le moins qu'on pouvait faire.

**Kari Ikonen a composé les morceaux impairs et vous les morceaux pairs, Ça reflète vos tempéraments ?**

Non, ça, c'est un hasard. Mais disons qu'on essaie toujours que ce soit plus ou moins équilibré dans le set, les idées des uns des autres. Et là, simplement, l'ordre idéal qu'on a trouvé était celui-là pour des raisons purement musicales. C'est vrai qu'on n'a pas tout à fait le même tempérament ni la même approche de l'écriture, Kari et moi, mais en même temps on se fait confiance. C'est ça, l'avantage des créations collectives, ça crée un équilibre. Je suis d'ailleurs de plus en plus partisan de faire des projets avec d'autres, parce qu'on est plus riche à deux, trois ou quatre. L'esprit vient parfois beaucoup plus du traitement des idées par le groupe que des idées elles-mêmes.

## Selene's View

★★★★☆

BMC / Igloo Records.
Cet album de l'Orchestra nazionale della Luna est un bonheur supranational. « La musique est comme en suspension et elle propulse le public en apesanteur. Elle est douce, légère, suave et elle éclate soudain en cascades d'énergie, elle déferle telles de puissantes lames pour se perdre en vaguelettes diaphanes. Cette musique est construite pour être déconstruite, elle s'épanouit, s'arrête, fonce dans une autre direction, danse, se fait lac paisible, se fait Niagara. Des mélodies aux rythmes torturés, aux syncopes inattendues, aux langueurs tout aussi inattendues », écrivions-nous après le concert du groupe au Gaume Jazz Festival 2023. De la scène au disque, la musique n'a pas changé : elle a été magnifiquement enregistrée à Budapest et elle reflète magistralement le désir du groupe de présenter autre chose que le jazz traditionnel. Réussi. Intense, ensorcelant, enthousiasmant. J-C.V.

# Les métamorphoses musicales d'Alba

Après avoir incarné Kate Pinkerton dans « Madame Butterfly » au Festival d'Aix-en-Provence, la mezzo-soprano française – mais belge de cœur – est présente chez nous pour trois concerts. Des propositions à son image, allant des « Folk songs » de Berio à Barbara.

PORTRAIT

**GAËLLE MOURY**

Au départ, un métissage et des voyages qui ont guidé une ouverture au monde et à sa richesse. Française, née à Vienne en Autriche, la mezzo-soprano Albane Carrère est de son propre aveu « belge de cœur ». Car si elle a aujourd'hui posé ses valises à Lille, c'est chez nous qu'elle a passé 24 ans, suivant ses parents (son père passant d'un poste aux Nations unies à un poste à l'Otan) au gré de leurs mutations et guidant finalement son destin. « Je pense que je pourrais dire que je me sens européenne même si j'aimerais dire citoyenne du monde. Je suis arrivée à Bruxelles quand j'avais 3 ou 4 ans. Avec mes deux sœurs, nous avons intégré l'école européenne. On était baignées dans toutes les langues. »

C'est à Bruxelles aussi qu'elle fit ses premiers pas dans le monde de la musique. Suivant son instinct de petite fille. « Je crois que l'amour de la musique m'est au départ venu des voyages, quand je partais avec toute ma famille en voiture à Saint-Raphaël. Mon père écoutait beaucoup de musique classique, mais des tubes. Il y avait Callas, Pavarotti… Et je me souviens que quand je voyais le paysage défiler sous mes yeux, je me sentais vraiment en harmonie avec la musique. J'adorais ça et je ne peux pas expliquer pourquoi. Ma mère écoutait de la pop : Sting, Bashung, l'univers anglo-saxon et francophone y passaient donc j'ai vraiment eu une culture auditive très mixte. »

Dès l'âge de 9 ans, elle prendra des cours de flûte à bec et, presque en même temps, commencera le chant choral dans un chœur amateur – la Chanterie – qui lui donnera un premier aperçu de la scène. « J'ai eu mon premier solo. Je chantais un petit lutin. J'ai adoré ça : on partait en voyage, on se déguisait… »

A 13 ans, elle apprendra la clarinette à l'école européenne, ce qui lui permettra de faire des tournées et des concerts. C'est lors de l'un d'eux qu'interviendra, alors qu'elle a 15 ans, un premier moment marquant lors d'un solo. « Je me suis dit que ça me transportait. Je ne savais pas encore quoi mais je savais qu'il fallait que je fasse quelque chose de ça. »

## Une évidence divine

Une sorte d'évidence qui mettra encore un peu de temps à germer. Ainsi, elle choisira d'abord un cursus universitaire classique avant de finalement se lancer dans la musique. « Après le bac, je ne savais pas exactement ce que je voulais faire. J'avais juste compris que j'aimais voyager et que j'aimais les langues. J'ai-

**Suivant les signes, Albane Carrère a construit son chemin avec passion.**
© D.R.

mais aussi bien sûr la musique, mais personne n'avait fait ça dans ma famille. Ma grande sœur – graphiste et illustratrice – était la première à avoir osé sauter le pas. Mon autre sœur (aujourd'hui comédienne, NDLR) et moi n'avons pas suivi directement. Je me suis dit que j'allais faire quelque chose d'assez général et j'ai décidé d'étudier la sociologie et l'anthropologie. Ça a bien marché donc j'ai décidé de continuer. »

Des études qui la mèneront à Rome pour un Erasmus. Elle y croisera la route d'une professeur de l'Accademia di Santa Cecilia qui l'encouragera à continuer. Mais c'est véritablement un concert, alors qu'elle a 19 ans et qu'elle étudie à l'académie de Woluwe-Saint-Pierre, qui achèvera de la convaincre de se jeter à l'eau. « Il y avait de grandes fenêtres à travers lesquelles le soleil passait. J'ai chanté un lied de Schubert, *Ruhn in Frieden*. Je me suis sentie transportée et j'ai eu la sensation que le public partait avec moi. C'était la première fois que j'avais cet échange un peu divin. Ça n'a pas été qu'une impression parce qu'après ça, les gens sont venus vers moi les larmes aux yeux et m'ont dit des choses assez fortes. On m'a encouragé à continuer. Je me suis dit que ce que je sentais était juste et qu'une fois mes études de sociologie terminées, je ferai tout pour intégrer le Conservatoire royal de Bruxelles. »

C'est ce qu'elle fera. Après un mémoire en sociologie consacré aux trajectoires lyriques et à la sociologie des chanteurs d'opéra (en 2005) – elle intègre le Conservatoire dont elle sortira en 2010. Et l'évidence se confirme. Dès 2005, elle se produira régulièrement chez nous, au Brussels Summer Festival, au Festival de l'Eté Mosan, aux Midis-Minimes, et aux Bozar à Bruxelles. Suivant les signes et construisant son chemin avec passion. En 2008, elle fera ses débuts à l'opéra à Gand, dans le rôle de Mallika (*Lakmé* de Delibes). Elle apparaîtra aussi dans la comédie musicale *La Mélodie du bonheur* dans le rôle de Maria (au PBA et au Forum de Liège).

### Ouverture au monde

Entre 2010 et 2012, elle sera soliste en résidence à l'Opéra de Rouen. Puis s'épanouira aussi dans la création avec notamment en janvier 2013 *La Dispute* de Benoît Mernier à la Monnaie. La même année, elle intégrera l'Académie du Festival d'Aix-en-Provence. C'est à Aix qu'elle rencontrera Ouri Bronchti et Nicolas Krüger, des personnalités qu'elle retrouvera ensuite dans son parcours (le premier la dirigera dans le 2e volet de *Is this the End ?* de Jean-Luc Fafchamps, créé à La Monnaie en 2022. Elle enregistrera un disque – *Il est quelqu'un sur terre* (chez Cypres) – avec le second). « L'Académie n'est pas une expérience de tout repos, mais c'était fabuleux. J'en garde un souvenir impérissable », dit-elle de sa voix chaude et ronde. La même qui lui permet d'aborder une multitude de répertoires. Que ce soit la musique contemporaine (avec par exemple le rôle-titre de Donna dans *Senza Sangue* de Peter Eötvös), de grands classiques (le Chérubin des *Noces de Figaro* ou Kate Pinkerton dans *Madama Butterfly* cet été à Aix où nous la rencontrons), ou même la musique populaire.

C'est d'ailleurs ce talent de se muer entre les différents univers qui caractérise les trois concerts qu'elle donnera chez nous en ce mois d'août. Ce dimanche, elle plongera ainsi dans l'univers de Barbara à l'Eté Mosan. Une chanteuse « fascinante » qui l'a accompagnée et qui est revenue à elle naturellement. Avant de plonger dans un programme plaçant en miroir les *Folks Songs* de Berio et les *Folksongs d'ici et d'ailleurs* de Jean-Marie Rens (à Bruxelles et Leuven). Reflet d'une ouverture au monde, toujours.

## Barbara : ma plus belle histoire d'amour

Avec l'Ensemble Contraste. Dimanche 11 août à 17h à la Collégiale Saint-Hadelin (Celles) dans le cadre du Festival de l'Eté Mosan. Infos et réservations : www.etemosan.be

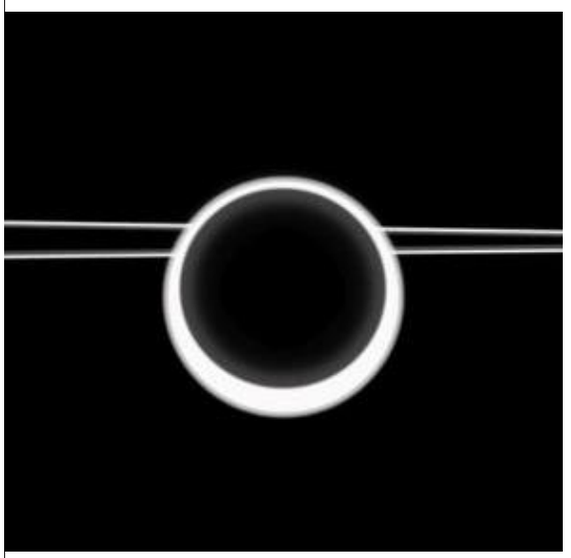
**La prouesse est suffisamment rare que pour être soulignée : chanteuse d'opéra accomplie, Albane Carrère est aussi capable de se glisser dans les souliers de Barbara. Tout en insufflant sa personnalité. « Aborder les différentes techniques de chant (lyrique et pop, NDLR) est quelque chose que j'avais déjà commencé à faire avec Jean-Luc Fafchamps », explique la mezzo-soprano. « Dans le disque *Il est quelqu'un sur terre*, il a fait des arrangements de Bashung, Gainsbourg et la direction artistique en donnant des indications assez proches de la pop tout en utilisant la voix lyrique. Dans ce concert Barbara, avec les arrangements de l'Ensemble Contraste (à entendre à l'Eté Mosan, NDLR), je ne vais pas utiliser ma voix de chanteuse lyrique, mais cette voix va m'aider. En lisant la biographie de Barbara, j'ai vu qu'elle avait commencé par le conservatoire. Elle voulait être chanteuse d'opéra. La vie a fait qu'elle s'est orientée vers autre chose mais elle utilise quand même une voix de poitrine. Elle a quelque chose qui vient toucher des bouts de technique de chanteuse d'opéra. »**

G.MY

## Folk Songs en miroir

Avec l'Ensemble 21 (direction Marc Collet). Vendredi 23/08 à 12h15 au 30CC/Schouwburg (Leuven) et lundi 26/08 au Conservatoire royal de Bruxelles. Infos : www.30cc.be et midis-minimes.be.

**« Souvent, je me laisse guider par ce que je ressens », dit Albane Carrère pour expliquer ses choix de répertoires. « Certaines musiques contemporaines sont moins faciles d'accès mais en écoutant des versions, en lisant, en parlant avec l'équipe, ça me donne envie de les aborder. Parce que dans un certain contexte, dans une certaine mise en scène, tout à coup ça prend forme. » C'est exactement ce qui s'est produit avec les *Folk Songs* de Berio, qu'elle a chantées au Conservatoire royal de Bruxelles pendant ses études dans le cadre du festival Courant d'airs (mettant en valeur les étudiants, NDLR), dans une mise en scène qui créa alors de multiples images dans son esprit. « Je me suis dit que ce serait génial de les enregistrer un jour ! » Ce qu'elle vient de faire avec l'Ensemble 21, sur un disque passionnant sorti plus tôt cette année chez Cypres. A découvrir en live cet été, la proposition met la musique de Berio en miroir aux *Folksongs d'ici et d'ailleurs* de Jean-Marie Rens.** G.MY



## Smashing Pumpkins
## ***Aghori Mori Mei***

★★☆☆☆

Martha's Music – Thirty Fingers.

Cela fait quelques décennies qu'on a abandonné l'idée de vouloir suivre Billy Corgan au milieu des toiles d'araignées qui tapissent son cerveau. Aux dernières nouvelles, ça n'allait pas fort. Entre un double album de synth pop et un triple sous forme d'opéra rock, rien ne poussait à s'intéresser à une nouvelle sortie des Smashing Pumpkins. Jusqu'à cet *Aghori Mori Mei* qui, de l'aveu même du *lider maximus*, est un retour aux sources du groupe. Et de fait, ce treizième album nous plonge dans un voyage étrange dans le temps. Le titre d'ouverture *Edin* nous ramène à… Soundgarden, *Sighommi* à *Siamese Dream*… Pour la première fois depuis des lunes, l'envie nous prend de vouloir suivre la route que trace Billy. Le problème est qu'elle ne mène nulle part. Certes, les guitares 90's offrent une bouffée de nostalgie pas désagréable, mais il n'y a rien dans ce disque qui s'approche d'un *Cherub Rock* ou d'un *Soma*. En prime, la voix nasillarde du chanteur montre ici toutes ses limites. *Aghori Mori Mei* n'en est pas moins le meilleur album des Smashing depuis *Mellon Collie* (c'est dire le niveau depuis…) et il agit comme une madeleine de Proust en nous donnant la subite envie de réécouter *Siamese Dream*. Le monde est un vampire… D.Z.

## Meshell Ndegeocello
## ***No More Water : The Gospel of James Baldwin***

★★★☆☆

Blue Note – Universal. En concert le 11 novembre à De Roma à Anvers.

Bassiste réputée, artiste respectée depuis les années 90, Meshell Ndegeocello a toujours proposé une musique naviguant entre le jazz, le funk, la soul et le hip-hop. Son nouvel album a des ambitions philosophiques et sociales. L'idée étant de mettre en musique la pensée du penseur afro-américain James Baldwin. « On essaie de faire comprendre l'idée du racisme systémique qui a été imposé aux personnes de couleur depuis la naissance de ce pays », explique la chanteuse. « Baldwin est prophétique en ce sens qu'on est aujourd'hui à un tournant ». *No More Water : The Gospel of James Baldwin* est un manifeste artistique qui s'inscrit dans le mouvement Black Lives Matter aux côtés de *To Pimp A Butterfly* de Kendrick Lamar et *This Is America* de Childish Gambino. Mais son ambition est de creuser l'aspect théorique du mouvement. Ainsi, entre deux titres soul-funk-jazz, on assiste à des lectures (dont une en français) sur les inégalités raciales en Amérique. Résultat, *No More Water* a les défauts de ses qualités. A savoir qu'on a parfois l'impression d'assister à une conférence universitaire sans avoir la possibilité de se laisser bercer par les mélodies et la voix androgyne de l'artiste américaine. D.Z.

## OneRepublic
## ***Artificial Paradise***

★☆☆☆☆

Universal Music.

OneRepublic, c'est ce *boys band* américain qui existe maintenant depuis plus de vingt ans. Il s'agit ici de leur sixième album qui cherche surtout à plaire à toutes les générations avec des mélodies très faciles à chanter en chœur (*Sink Or Swim*), mais aussi des airs plus gospel (*Hurt*) destinés à ouvrir au maximum leur audience. Même David Guetta a été réquisitionné pour un *I Don't Wanna Wait* destiné à nous faire danser tout l'été. *Nobody (from Kaiju No. 8)* a, lui, servi de générique de fin pour le manga à succès devenu série animée *Kaiju. No 8.* Le groupe a également collaboré avec le groupe électro italien Meduza et l'artiste allemand Leony pour la sortie de *Fire*, la chanson officielle du récent Euro de foot en Allemagne. Bref, tout est fait ici pour plaire au plus grand nombre. Pour les amatrices et amateurs de variété un peu *easy listening*. T.C.

## Luisa Gonçalves
## ***Under Your Breath***

★★★☆☆

Clean Feed

Dans son premier album solo, *Unno*, Lucia Gonçalves développait une musique particulière, entre jazz et classique, assez debussyen, avec nuances et sensibilité. L'identité musicale de la pianiste portugaise se dessine encore mieux dans cet *Under Your Breath* : c'est subtil, plein d'atmosphères et d'émotions, délicat. Souvent, les musiciens engagés dans un album solo veulent en mettre plein la vue. Ce n'est pas le cas ici. Elle fait plutôt dans une apparente simplicité, Luisa Gonçalves, et c'est ça qui nous touche. Un seul défaut à ce bel enregistrement : il ne fait que 26 minutes. On aurait beaucoup aimé que ce soit plus long. Il ne nous reste qu'à pousser une nouvelle fois sur la touche « play ». J.-C.V.

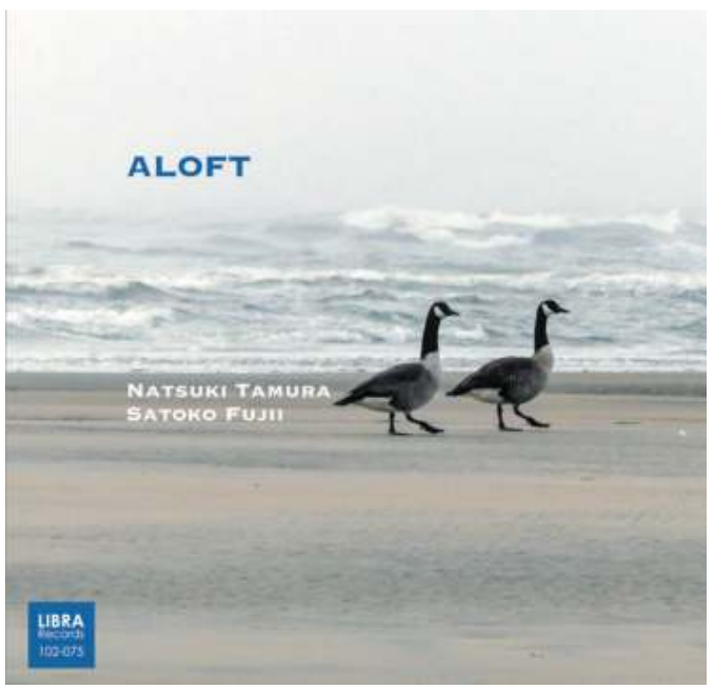
## Nduduzo Makhatini
## ***uNomkhubulwane***

★★★★☆

Blue Note

Le pianiste, chanteur, compositeur sud-africain Nduduzo Makhathini était de la fête au début de cette année au Brussels Jazz Festival de Flagey. Le public de son concert était ravi, enthousiaste, envoûté. Par sa musique d'apparence simple, très belle, transcendante, et son charisme incroyable. Le Zoulou qu'est Makhathini est profondément ancré dans l'histoire et les traditions de sa culture et utilise le jazz pour les communiquer. En fait, il l'explique, il se sert de la musique pour entrer en relation avec ses « voix surnaturelles ».

Il trouve l'inspiration dans son être même, dans son essence, et dans ce quelque part qui est autour de nous et qui nous guide sans doute. Makhathini plonge en ce sens à la fois dans le passé et le futur. A Flagey, Nduduzo se produisait en trio avec Zwelakhe-Duma Bell le Pere, un bassiste sud-africain, et avec le batteur né à Cuba Francisco Mela. Ils sont tous les deux sur l'album. Leur complicité est grande, leur cohésion est intense, leur musique est passionnante. Ce sont des ballades, pour la plupart. Comme *Izinkonjana, Uxolo* ou *Twilit*. Ecoutez aussi *KwaKhangelamankengana*, mid tempo, avec des césures de rythmes et un piano très percussif atténué par la voix douce de Nduduzo. Le titre de cet album, *uNomkhubulwane,* est le nom zoulou de la seule fille de Dieu et la manifestation du dessein de Dieu. La musique de Makhathini est sophistiquée, spirituelle, divine. Une prière. J.-C.V.




## Natsuki Tamura & Satoko Fujii
## ***Aloft***

★★★★☆

Libra Records

Ce n'est pas le premier album qu'ils enregistrent ensemble, la pianiste Satoko Fujii et le trompettiste Natsuki Tamura. En fait, c'est le neuvième. Et on sent toute la complicité, l'osmose voire la télépathie qui les relie. Normal, ils jouent ensemble depuis 30 ans et, de plus, ils sont mari et femme. Il n'empêche, la connivence conjugale n'entraîne pas *de facto* l'union musicale. Ici, on sent qu'ils pensent ensemble la même chose au même moment. Pourtant, ils ne font qu'improviser. Comme dit M^me^ Fujii, « on décide juste de jouer quelque chose ». Comme dit M. Tamura, « on s'écoute profondément l'un l'autre mais on comprend aussi ensemble que le contraste et la surprise sont importants ». Le tout, c'est de garder l'équilibre entre la structure et la liberté. Et de partager l'émotion du jeu au fur et à mesure qu'il se joue. Résultat ? C'est du jazz, de la musique classique contemporaine, de l'avant-garde et du traditionnel. Avec des inventions lyriques et des approches complètement contemporaines. Et le tout n'est jamais abscons, jamais inaudible. C'est au contraire d'une belle sensibilité. J.-C.V.

## Cecilia Bartoli
## *Casta Diva*

★★★★☆

Decca

Ce CD, qui, visuellement, nous présente Bartoli en star des années 50, n'est pas en soi une nouveauté. Hormis deux extraits d'*Alcina* inédits à ce jour, tous les morceaux choisis sont extraits des albums et intégrales qu'elle a distillés au fil du temps avec le succès que l'on sait. Ce coffret se veut plutôt didactique en nous offrant une vision réfléchie du bel canto depuis ses premiers exploits napolitains et les triomphes haendéliens jusqu'à Bellini et Donizetti, les tenants du bel canto romantique italiens.

Son approche résulte fondamentalement des principes énoncés par Rossini : maîtrise du souffle et uniformité du timbre, clarté de la diction, sens du style et, occasionnellement, trait de bravoure technique dont le but est tout simplement de souligner et de mettre en valeur le contenu d'un passage musical.

La démonstration est péremptoire et inclut des regards sur le côté vers Mozart ou Gluck. Rossini, dans *Cenerentola* et *Il turco in Italia* règne en majesté aux côtés de Bellini (*Norma*, *I Puritani* et *Sonnambula*) mais on déguste aussi avec délice les moins connus Persiani, Pacini et Porpora. Une immense artiste puise dans ses archives pour nous raconter l'histoire du chant qu'elle vénère. Dans la simplicité d'un style aussi parfait qu'éblouissant. S.M.

## Melnikov, Frisch
## *C.P.E. Bach, Mozart*

★★★☆☆

Alpha

Ce disque a un propos presque expérimental. Chez C.P.E. Bach dont la symphonie H663 est un véritable récital de coups de foudre très « Sturm und Drang » : arrêts soudains, *tutti* décapants, ornements ravageurs. Et que dire de cet incroyable concerto pour pianoforte et clavecin qu'il est un des seuls à associer tout en les faisant dialoguer avec les instrumentistes de l'orchestre. Mozart paraît plus conventionnel. Mais son élégant *Divertimento* K 138 gagne en énergie quand les cordes sont soutenues par un inattendu pianoforte et le concerto K 453 devient un festival d'effets dans la vigueur des *tutti* comme dans l'ornementation intempestive du pianoforte soliste. Comme si des interprètes survoltés voulaient nous montrer comment aller trop loin, là où Pashchenko et Il Gardellino avaient surpassé cet objectif dans un jeu particulièrement stylé qui reflétait la vie du théâtre (Alpha). Très (trop) démonstratifs, Melnikov et Frisch distraient plus qu'ils ne convainquent. S.M.

**Pauline van der Rest est au programme du festival Classissimo.** © BELGA.

### Devendra Banhart

OLT Rivierenhof, dimanche 11 août.

Les amateurs de folk psychédélique ne manqueront pas le concert de leur « gourou » américain qui vient dans le très beau cadre du jardin anversois où il se produira deux fois, à 19 et 21h. T.C.

### Gaume Jazz Festival

Rossignol-Tintigny, du vendredi 9 au dimanche 11 août. Infos : gaume-jazz.com.

Voyez notre dossier du *MAD* de la semaine passée. On vous rappelle les incontournables : Youn Sun Nah, Aleph Quintet, Rémy Labbé, Chrystel Wautier, Nø Steam, Rousilvo, Renault & Dawans, Martin Salemi, Johan Dupont, Munsch Trio, Tania Giannouli, Fabian Fiorini, etc. Et bien sûr l'hommage à Jodie Devos avec le spectacle Judy Garland, chanté par Neïma Naouri et dirigé par David Enhco. J.-C.V.

### Gaume Jazz Off

Divers lieux en Gaume, du mercredi 7 au dimanche 11 août. Infos : gaume-jazz.com.

Quelques concerts en dehors du festival. Comme la pianiste Margaux Vrancken à Florenville le mercredi 8 ; Hughes Maréchal Trio à Virton le même jour ; Fabian Fiorini en piano solo à Bleid le jeudi 8 ; Renaud Cros au piano et au violon le samedi 10 à Ethe-Buzenol ; Eve Beuvens au piano et avec la danseuse Malia Limbosch le dimanche 11 sur le site de Montauban. J.-C.V.

**Devendra Banhart sera à l'OLT Rivierenhof le dimanche 11 août.** © AFP.

### Festival de boogie-woogie

Laroquebrou, Cantal, du mercredi 7 au dimanche 11 août. Infos : boogie-laroquebrou.com.

Depuis plus de 20 ans, le plus grand festival de boogie-woogie du monde (c'est la promo qui le dit) se déroule dans un petit village du Cantal, en France, Laroquebrou. Avec deux invitées de marque : Marcia Ball, chanteuse et pianiste de Louisiane, et Justina Lee Brown, artiste africaine qui vit en Europe et qui vient de sortir un album, *Lost Child*, consacré aux enfants du Nigéria. J.-C.V.

### Classissimo

Théâtre Royal du Parc (Bruxelles), du mercredi 7 au mardi 13 août. Infos et programme complet : www.classissimo.brussels.

18e édition du festival Classissimo du 7 au 13 août au Théâtre Royal du Parc, rue de la Loi à Bruxelles. A la barre, Marc Grauwels, flûtiste et nouveau directeur artistique de l'événement. Imaginé dans la continuité du travail effectué par Georges Dumortier, précédent directeur, Classissimo se dessine cette année autour de la thématique « Classiques sans frontières ». On y retrouvera des pages de Strauss, Debussy, Ravel, Sarasate, mais aussi plusieurs spectacles. En ouverture, les *Joyeuses Facéties de Till l'Espiègle*, un spectacle musical signé par l'ensemble Kheops ou *Le pianiste aux 50 doigts*, spectacle de Pascal Amoyel qui raconte l'histoire de Georges Cziffra. Mais aussi une place spéciale pour les jeunes talents, présents à chaque concert. Parmi eux, le pianiste Florian Noack et le violoncelliste Pierre Fontenelle, l'altiste Alice Sinacori ou encore la violoniste Pauline van der Rest, demi-finaliste du dernier Concours Reine Elisabeth. G.My

### Anne Niepold & le Quatuor Alfama

Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon (Bruxelles), jeudi 8 août à 12h15.

L'accordéoniste Anne Niepold et le Quatuor Alfama proposent un voyage dans le nord, allant de la Scandinavie au Groenland en passant par la Russie, musique classique, traditionnelle et pop (Sibelius, Borodine, ABBA, Björk). G.My

### Les Sons intensifs

Hôpital Notre-Dame à la Rose (Lessines), du vendredi 9 au dimanche 11 août. Infos et programme complet : www.lessonsintensifs.be.

Fondé par le violoncelliste tournaisien David Cohen, le festival Les Sons intensifs célébrera sa 12e édition du 9 au 11 août. Un événement réunissant musique, patrimoine et gastronomie, se développant cette année autour du thème du « merveilleux féminin ». Au programme notamment, une ouverture avec un repas quatre services avec interludes musicaux (par David Cohen notamment, sur des partitions de Nadia Boulanger, Florence Prince, Clara Schumann, Cheryl Frances-Hoad…) ; les six *Suites pour violoncelle seul* de Bach par des jeunes talents (samedi 10) ou encore *L'Histoire du soldat* de Stravinsky pour septuor et narratrice (dimanche 11 à 10h30). G.My

### Hathor Consort

Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon (Bruxelles), mardi 13 août à 12h15.

Romina Lischka et le Hathor Consort présentent une sélection de danses et de Consort Songs élisabéthains interprétées par Marnix De Cat. G.My

# L'inlassable quête du Groupov

Avec « Groupov. Histoire d'un parcours », Jacques Delcuvellerie retrace l'histoire de ce collectif singulier qui aura marqué les esprits et les cœurs durant quarante années.

**JEAN-MARIE WYNANTS**

**« Rwanda 94 » restera comme l'un des spectacles les plus forts et les plus indispensables du Groupov.** © LOU HERION.

Que reste-t-il d'une expérience théâtrale hors du commun lorsque celle-ci se voit quasiment mise à mort par la suppression de ses indispensables subsides ? Des archives, des souvenirs, des articles de presse, des montagnes de vidéos intégrales de spectacles ou de répétitions… Et, parfois, un formidable héritage à transmettre.

C'est là ce qui reste aujourd'hui du Groupov, ce collectif hors du commun créé en 1980 par des étudiants du conservatoire de Liège sous la conduite de Jacques Delcuvellerie. Un collectif qui, au fil des ans, se lança dans une inépuisable recherche théâtrale, en quête de voies nouvelles mais aussi et surtout de la juste manière d'aborder aussi bien le répertoire et la création contemporaine, le travail d'écriture et le jeu d'acteur, l'héritage du passé et les réalités du présent…

En 2018, alors que se jouaient les ultimes représentations de *L'impossible neutralité*, Jacques Delcuvellerie confiait au *Soir* : « Nous avons presque consenti à mourir, mais pas encore à dis-

## **le disque** « Anathème » : un spectacle à écouter

***Anathème***

Conception et mise en scène Jacques Delcuvellerie, musique Garrett List et Jean-Pierre Urbano, igloorecords, 2 CD

**Denis Mpunga au premier plan du groupe des humains.** © LOU HÉRION.

**J.-M.W.**

En 2005, le Groupov créait *Anathème* au Festival d'Avignon avant de le reprendre, un an plus tard, au Kunstenfestivaldesarts. C'est durant ce dernier qu'a été enregistrée l'intégralité du spectacle, aujourd'hui publiée sous forme de double CD accompagné d'un important livret explicatif.

Si, bien sûr, l'image « live » est absente (on découvre par contre de nombreuses photographies), on y retrouve les voix des récitants faisant entendre la parole de Dieu, directement issue de l'ancien Testament. Un Dieu qui appelle au meurtre, au massacre, à la guerre, à la destruction de ceux et celles qui lui désobéissent. Avec, encore et encore, ces quelques mots qui justifient tout : « Voici ce que dit le Seigneur… ». On y retrouve aussi la musique de Garrett List et Jean-Pierre Urbano interprétée chaque soir en direct et donnant, sans les illustrer, des tonalités différentes à chacune de ses proférations.

Il ne s'agit pas là d'un disque que l'on passe distraitement lors d'une soirée entre amis. Ecouter *Anathème* est une expérience hors du commun, inclassable comme tout ce que fait le Groupov. Les voix calmes, posées, des comédiens, disant simplement ces mots terribles, guerriers, vengeurs et se démultipliant par le biais du chœur vous figent sur place, vous laissent incrédule face à tant de sauvagerie. La musique et le chant leur répondent, donnant des voix d'ange, plus terribles encore, à ces appels au meurtre et à la destruction.

Palliant l'absence d'images, le livret décrit en détail les deux parties du spectacle et donne des clés à l'auditeur qui découvrirait la chose uniquement par le biais de son enregistrement.

paraître. » C'est dans cet esprit qu'il a donné naissance, il y a quelques mois à *Groupov. Histoire d'un parcours*. Un ouvrage qu'on pourrait difficilement classer dans un genre précis mais qui, par là même, s'adresse à un public bien plus large qu'on pourrait le penser. « D'évidence », écrit l'auteur dans son avertissement liminaire, « ses premiers lecteurs seront chercheurs, étudiants, enseignants, artistes, compagnons et spectateurs de longue date. » Mine de rien, cela fait déjà pas mal de monde. Mais en refermant cet ouvrage, on se dit qu'il peut aussi déborder largement ce public « spécialisé ». On y trouve en effet, abordé de multiples manières, l'histoire d'une aventure hors du commun dont il nous reste bien des choses à retirer. Et ce, que l'on soit passionné de théâtre ou, simplement, intéressé par tout ce qui touche au passé, au présent et au futur de l'humanité.

Avec ce livre, Jacques Delcuvellerie parvient à évoquer tout ce qui n'a cessé de nous passionner, de nous surprendre, de nous intriguer, de nous déconcerter, de nous décevoir parfois, de nous enthousiasmer souvent dans l'histoire du Groupov. Si ce dernier fut toujours inclassable, abordant les domaines les plus divers de la performance au concert en passant par les arts plastiques, le théâtre, la vidéo, ou les pratiques pédagogiques, ce livre l'est tout autant. Bien que construit de manière chronologique, depuis les origines jusqu'à la Phase V (depuis 2015), il s'autorise à maintes reprises des échappées sortant clairement du simple compte rendu et entraînant le lecteur dans une cascade de réflexions, d'analyses, de remises en question sans négliger une part d'anecdotes et un discret sens de l'humour…

Le fait que l'ouvrage soit écrit par celui qui fut, durant toutes ces années, le principal animateur de ce collectif pourrait induire une tendance à l'auto-congratulation ou à l'auto-justification. C'est pourtant tout autre chose. L'une des principales qualités de l'ouvrage est cette capacité de l'auteur à compiler les faits tout en les remettant constamment en perspective, en les revisitant avec son regard d'aujourd'hui et en n'hésitant pas à s'interroger sur le bien-fondé de telle ou telle démarche ou sur les contradictions inhérentes à une entreprise aussi singulière

De *Koniec* à *Un Uomo di Meno* en passant par *Rwanda 94*, *La Mère* et bien d'autres créations, le Groupov n'a pas seulement créé des spectacles inoubliables. Il a surtout, comme l'indiquait magistralement son projet *Vérité*, cherché inlassablement en quoi consistait celle-ci sans jamais imposer une réponse définitive. *Groupov. Histoire d'un parcours* s'inscrit parfaitement dans cette quête, tout en laissant une trace essentielle d'une aventure aussi riche pour ses membres que pour tous ceux et celles qui y ont été confrontés… ou n'ont pas eu la chance de l'être.

## *Groupov. Histoire d'un parcours*

Jacques Delcuvellerie, Théâtre & Publics, 230 p., 15 €

DEL Diffusion Villers
présente
PROLONGATIONS
LE PROCÈS DE
JEANNE D'ARC
ABBAYE DE VILLERS-LA-VILLE
Jusqu'au 17 août 2024
www.jeannedarc2024.be
DESTINATION BRABANT WALLON
VISITWallonia.be
Une production de DEL Diffusion Villers avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de Visit Wallonia, du Brabant wallon, avec l'appui de la Commune, du Syndicat d'Initiative et de l'Abbaye de Villers-la-Ville, avec le soutien de DE CONINCK WINE & SPIRIT, RENT A CAR, en coproduction avec Shelter Prod, avec le soutien de Taxshelter.be et ING, avec le soutien du Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique. INFOS : 071/820.978
Photo : Gaël Maleux

**Dans « Come from away », les passagers en folie d'un vol American Airlines cloué au sol de Terre-Neuve par les attentats du 11 septembre 2001.** © GREGORY NAVARRA.

### *Au bout des planches*

★★☆☆☆

Les 8 et 9 août, Salon Gris, Centre culturel, Spa.

Quand il parvient à s'extraire du *flight case* qui lui sert de cercueil improvisé, Jean-Luc Piraux émerge dans un pull de laine qui donne immédiatement la couleur du spectacle : avec quelques roses rouges flottant sur un fond tout noir, son douillet tricot annonce une pièce moelleuse où parler de la mort fait bourgeonner de poétiques réflexions sur la vie. Comme les pissenlits, qu'on finit tous par manger par la racine, il y a un goût amer dans ses méditations mais aussi un humour qui peut virer au jaune éclatant. Dans le cadre du Royal Festival. C.Ma.

### *Come from away*

★★★★☆

Jusqu'au 30 août, Château du Karreveld.

Après *My Fair Lady* ou *West Side Story*, l'édition 2024 du festival Bruxellons ! frappe au cœur avec *Come from Away*. Dans un monde de plus en plus racisé, genré, communautarisé, le spectacle ouvre les esprits à la bienveillance. C'est un chant au vivre ensemble, à la curiosité de l'autre, au respect de la diversité des cultes et des cultures… Personne ne rêvait d'atterrir à Terre-Neuve le 11 septembre 2001 mais les 7.000 naufragés de l'air de cette histoire vraie paieraient tous cher aujourd'hui pour revivre un seul instant de l'humanité partagée à Terre-Neuve pendant les cinq jours de leur escale forcée. Dans le cadre de Bruxellons ! Da.Cv.

CHASSEPIERRE
17&18
AOÛT
2024
Instants de vie, éclats de fête !
50e FESTIVAL INTERNATIONAL DES ARTS DE LA RUE
50 compagnies professionnelles
200 artistes internationaux
2 jours de théâtre, cirque, danse, musique…
en famille ou entre amis !
HAPPY CHASSEPIERRE to you…
PRÉVENTE DU 1er JUILLET AU 16 AOÛT :
• 1 jour 24 € / 2 jours 36 €
• 8 à 12 ans : 1 jour 8 € / 2 jours 12 €
• Gratuit en dessous de 8 ans
PLEIN TARIF SUR PLACE 17 ET 18 AOÛT :
• 1 jour 30 € / 2 jours 40 €
• 8 à 12 ans : 1 jour 10 € / 2 jours 15 €
• Gratuit en dessous de 8 ans
www.chassepierre.be
Simon 7461

### *Jeanne D'Arc*

★★★☆☆

Jusqu'au 17 août, Villers-la-Ville.
De ce *Procès de Jeanne d'Arc* se dégage une profonde leçon de foi, de courage, d'honnêteté. Les comédiens s'approprient le texte avec une rigueur froide. Le malaise et l'inhumanité de ses juges et de son bourreau n'en sont que plus insupportables. Au contraire des hommes d'Eglise, Jeanne est souffrance et humanité. Dans ses certitudes comme dans ses larmes, Laura Fautré illumine son personnage de flammes de vie. Elle rayonne de vivacité d'esprit. Près de six siècles après sa condamnation au bûcher, Jeanne d'Arc est célébrée à la fois comme une icône féministe et un porte-drapeau du mouvement LGBT à Villers-la-Ville. Da.Cv.

### *Lagneau*

★★★★☆

Le 11 août, Salon Gris, Centre culturel, Spa ; le 14 août, Petit chapiteau, Silly.
Avec son joyeux théâtre d'objet et de papier, Audrey Dero s'associe à la Cie 4Haut pour plonger les enfants dans l'univers du primitif flamand Jan Van Eyck et le frotter à l'œuvre de l'illustratrice belge Sarah Yu Zeebroek. Sur une scène qui va se déplier en livres animés géants ou retables transformés en puzzle, *Lagneau* gambade avec légèreté et humour, enjambant les références à la peinture flamande comme on joue à saute-mouton. Dès 3 ans. Dans le cadre du Royal Festival et de Théâtre au Vert. C.Ma.

**Evêque, procureur, inquisiteur… aucun ne réussira jamais à entamer la foi de Jeanne en Dieu plutôt qu'en l'Eglise…** © AUDE VANLATHEM.

### *La rivière bien nommée*

★★★☆☆

Le 7 août, Centre culturel, Spa.
Un récit-performance de Patrick Corillon qui manipule des livres-objets pour raconter sa quête. A la recherche des origines de la légende La rivière bien nommée, il nous entraîne dans un voyage hors du temps à l'aide d'un petit théâtre de papier qu'il installe à vue tout en racontant. Et

20019590

festival | ÉTÉ MOSAN 2024
13|07 31|08

13 juillet - 31 août 2024
18 concerts
17 lieux d'exception
www.etemosan.be
LE SOIR

20019586

DROHME PARK : PROGRAMME ÉTÉ 24

LE FACTEUR CHEVAL
OU LE RÊVE D'UN FOU
SPECTACLE EN PLEIN-AIR
D'après le roman de NADINE MONFILS
Avec
ELLIOT JENICOT
Accompagné du plasticien
PHILIPPE DOUTRELEPONT
Mise en scène
ALAIN LEEMPOEL
DROHME PARK
DU 1ER AU 24 AOÛT 2024
www.lefacteurcheval.be

Panache | DROHME PARK | LE SOIR | NOSTALGIE

comme toujours avec lui, on en ressort émerveillé. Dans le cadre du Royal Festival. J.-M.W.

### Le Facteur Cheval ou le rêve d'un fou

★★★☆☆

Jusqu'au 24 août, Drohme Park, Uccle.

Adaptant le roman de Nadine Monfils inspiré par la vie du Facteur Cheval, Alain Leempoel donne la parole à ce dernier dans un spectacle conçu pour être joué en plein air. On y découvre tout le parcours du génial concepteur du Palais Idéal, cette œuvre d'art totale construite en 33 ans par un seul homme. Seul à porter ce texte (mais accompagné de temps à autre par le plasticien Philippe Doutrelepont), Elliot Jenicot « est » véritablement Ferdinand Cheval, dans son physique rugueux, sa voix caillouteuse, son parler sans fioritures, ses maladresses touchantes… Une impressionnante performance à l'image de son personnage. J.-M.W.

### Le songe d'une nuit d'été

★★★☆☆

Les 10 et 11 août, Théâtre Jacques Huisman, Spa ; le 14 août, Grand chapiteau des Baladins, Silly.

Des fées transgenres, Puk avec des piercings aux tétons, une forêt aux bruissements électro, le Duc Thésée en roi du SM, un quatuor amoureux échangiste et une nuit d'été où règne la fluidité des genres : Jean-Michel d'Hoop compose un Shakespeare libertaire. Titania a des airs de Madonna, Obéron se la joue Prince et Puk a l'air tout droit sorti de la Gay Pride, le tout sur une musique électro qui transforme la forêt en rêve-party, où tous les fantasmes sont permis. Dans le cadre du Royal Festival et de Théâtre au Vert. C.Ma.

### Notre soleil

★★★☆☆

Les 13 et 14 août, Salon Gris, Centre culturel, Spa.

Parti de Guinée pour atterrir au Petit Château puis dans la rue, Fran Kourouma a écrit sa traversée de l'enfer sur son GSM. Un récit qu'il porte aujourd'hui sur scène. Les complications, sur le chemin, alors qu'il est vendu comme esclave sur des chantiers libyens. Les espoirs, sans cesse douchés. Les raclées, les humiliations, la peur, les désillusions une fois sur le sol européen, les aberrations de la procédure de Dublin : sans fard, Fran Kourouma détaille une expérience bouleversante. Dans le cadre du Royal Festival. C.Ma.

### Reclaim

★★★☆☆

Jusqu'au 10 août, Parc de Sept-Heures, Spa.

Dans une troublante proximité avec le public, ce spectacle du Théâtre d'un Jour passe du chaos à la redécouverte du vivre ensemble. Tantôt humains égarés, tantôt bêtes sauvages portant des crânes d'animaux, les personnages de *Reclaim*, clouent les spectateurs sur leur siège. Acrobates, jongleurs ou musiciennes transcendent ici leur talent pour nous entraîner dans un monde passant du chaos à l'entraide. Après la peur et la violence, des solidarités se créent, on redécouvre la force du collectif, l'importance de la confiance en l'autre, la beauté de ce qui se construit ensemble et permet de s'envoler toujours plus haut… Dans le cadre du Royal Festival. J.-M.W.

### Silence, on tourne

★★★☆☆

Jusqu'au 9 août, au lac de Genval.

Il y a un peu des Nuls (*La Cité de la Peur*) pour le comique absurde de répétition, un peu d'Agatha Christie aussi, en mode parodie, mais surtout une drôlerie incomparable dans cette pièce de Patrick Haudecœur et Gérald Sibleyras. Conviés à un tournage de film, dont ils sont les figurants, les spectateurs assistent en direct au naufrage de l'opération. Rien ne va se passer comme prévu sur le plateau de ce long-métrage peuplé de personnages qui dessinent à merveille, et avec une bonne dose d'exagération, les travers du monde du cinéma, entre mégalomanie, lâcheté, hypocrisie et jalousie. C.Ma.

### TIM

★★★☆☆

Les 7 et 8 août, Théâtre Jacques Huisman, Spa.

Dès que le rideau se lève, la pièce abolit les règles de la pesanteur en dévoilant un homme suspendu dans les airs, comme figé au milieu d'une chute. Puis, c'est le décor tout entier qui va s'envoler dans d'étranges embardées, sautiller magiquement, jouer à cache-cache avec notre perception. A la lisière entre la magie et le théâtre d'objet, *TIM* anime ou fait disparaître des créatures de papier, penche le décor dans des équilibres surnaturels et prend un malin plaisir à jouer avec l'illusion d'optique. Dans le cadre du Royal Festival. C.Ma.

### Venise sous la neige

★★★☆☆

Jusqu'au 5 septembre, tournée des Châteaux.

Lire en page 7.

**« Silence, on tourne » : les comédiens prennent visiblement beaucoup de plaisir à jouer cette comédie de boulevard.** © SIMON SAFIRI.

# Au LaM, entre arte povera et passion du cinéma

Avec Guy Brunet et Marisa Merz, le musée de Villeneuve-d'Ascq invite à découvrir deux univers singuliers et deux fortes personnalités.

**Pour ses films, Guy Brunet s'offre le casting le plus dingue de l'histoire du cinéma grâce aux effigies en carton de ses acteurs préférés.** © D.R.

**JEAN-MARIE WYNANTS**

D'un côté, un fondu de cinéma qui, à défaut de pouvoir engager les plus grands acteurs de la planète a décidé de créer ses propres films avec leurs silhouettes en carton. De l'autre, une artiste italienne, célébrée en 2013 par un Lion d'Or à la Biennale de Venise et seule femme associée au mouvement de l'arte povera même si elle n'en fit jamais véritablement partie. Avec Guy Brunet et Marisa Merz, le LaM offre une nouvelle fois de multiples façons de s'étonner, de s'enthousiasmer et de se questionner.

Artiste internationalement reconnue, Marisa Merz n'avait plus eu de rétrospective en France depuis 30 ans. C'est donc une vraie redécouverte que propose le LaM, d'autant plus qu'aucune œuvre de l'artiste ne figure dans les collections publiques françaises. Née à Turin en 1926, Marisa Merz y présente son travail pour la première fois en 1967, dans sa propre maison et dans la galerie de Gian Enzo Sperone. Très vite, on l'associe au mouvement de l'arte povera dont elle rejoint en effet certaines préoccupations, notamment par l'utilisation de matériaux pauvres qui, a priori, ne sont pas destinés à la pratique artistique.

On retrouve ainsi, tout au long du parcours, ses formidables tissages de fil de cuivre ou de nylon. Adaptant des techniques ancestrales à des matériaux contemporains, elle en tire des œuvres abstraites, fascinantes, tout en maîtrise, en volume et en légèreté. Mais bien d'autres techniques et préoccupations vont jalonner son parcours, à commencer par les visages qu'elle dessine, peint, modèle, sculpte dans les matériaux les plus divers et les styles les plus variés. Un travail qui doit moins à l'observation attentive du monde extérieur qu'à cet univers intérieur dont se nourrissait l'art de celle qui affirmait : « Les yeux fermés, les yeux sont extraordinairement ouverts. »

**Réinventant des techniques ancestrales, Marisa Merz tissait les fils de nylon ou de cuivre pour donner naissance à des œuvres incroyablement denses et légères à la fois.** © D.R.

## Les acteurs en carton

On ne sait si Guy Brunet serait d'accord avec elle mais l'univers qu'il nous présente, très loin de celui de Marisa Merz, affirme tout autant sa singularité et son besoin de création, loin des canons officiels et des règles de l'art. Si l'artiste italienne était nourrie d'une histoire de l'art qu'elle revisitait à sa façon, ce fils d'un projectionniste ambulant et programmateur de films fut biberonné dès l'enfance à la magie du cinéma.

Après avoir secondé son père, il se tourne vers des emplois plus classiques dans les années 60 lorsque la télévision vient de plus en plus concurrencer le 7e art. Vendeur d'électroménager, électricien, ouvrier dans une usine de zinc, il est victime en 1986 d'un licenciement économique. Il décide alors de se consacrer entièrement à sa passion : le cinéma. N'ayant ni moyens, ni carnet d'adresses, ni connaissances techniques, il va créer son propre univers cinématographique en donnant naissance à une armada d'acteurs... en carton. Ecrivant ses propres scénarios, il réalise des silhouettes d'acteurs, d'actrices, de réalisateurs et plus tard d'animateurs de télévision qui vont constituer le casting de tous ses films. Pour ceux-ci, il assure lui-même les voix de tous les personnages. Auteur de plus de 300 scénarios, il a réalisé quinze films avec les silhouettes en carton composant aujourd'hui un casting exceptionnel d'un millier de personnages.

On découvre plusieurs groupes de ceux-ci dans le parcours du LaM ainsi que des extraits de films, des décors, des affiches inspirées des grands classiques du cinéma ou encore les logos des grandes maisons de production dont il réinvente l'univers. Tout un monde face auquel on ne peut s'empêcher d'être surpris, amusé, admiratif ou interloqué. Et dans ce musée où l'art brut occupe une place importante, Guy Brunet affirme tranquillement : « Art brut, art singulier, art hors normes. Cela m'est égal : je crée ce que j'imagine. »

## *Guy Brunet. Le cinéma de mon père*

Jusqu'au 29 septembre.

## *Marisa Merz. Ecouter l'espace*

★★★☆☆

Jusqu'au 22 septembre au LaM, 1 allée du Musée, Villeneuve-d'Ascq, www.musee-lam.fr.

# Arles : pluie d'étoiles à la Fondation

Autour de la célèbre « Nuit étoilée » de Vincent Van Gogh, Jean de Loisy et Bice Curiger ont imaginé un passionnant parcours entre sciences, art, spiritualité et poésie.

**JEAN-MARIE WYNANTS**
ENVOYÉ SPÉCIAL À ARLES

Si, chaque été, Arles devient la capitale de la photographie, on peut aussi y découvrir bien d'autres choses, depuis les collections du Musée départemental Arles Antique jusqu'à celles du Museon Arlaten ou du Musée Reattu, sans oublier les multiples propositions d'art contemporain dans la Tour et le parc de Luma.

L'un des plus passionnants de ces lieux est sans doute la Fondation Van Gogh, inaugurée en 2014. Fondée par Luc Hoffmann et développée par sa fille Maja, également à la tête de Luma et de nombreuses autres initiatives, elle ne joue nullement la carte de la nostalgie et du folklore. Au contraire. Si, bien sûr, elle trouve sa première raison d'être dans le fait que le peintre séjourna à Arles de février 1888 à mai 1889, la Fondation Van Gogh cherche avant tout à mettre en lumière la manière dont l'œuvre et la pensée de l'artiste trouvent d'innombrables échos dans la création artistique contemporaine.

Pour célébrer son dixième anniversaire, elle propose une passionnante exposition autour d'un tableau essentiel du peintre hollandais : *La nuit étoilée*. Prêtée par le Musée d'Orsay, la toile retrouve l'univers dans lequel elle fut créée en 1888. On y découvre en effet les bords du Rhône au cœur de la nuit arlésienne. Van Gogh y fait correspondre l'éclat des étoiles, celui des réverbères installés sur les quais et le reflet de ceux-ci sur le fleuve. Au premier plan, deux bateaux et, sur la terre ferme, un couple anonyme semblant observer le peintre au travail.

## Variations sur un même thème

A lui seul, le tableau mérite le détour d'autant plus, qu'intelligemment, Bice Curiger et Jean de Loisy, les deux commissaires d'exposition, ne l'ont pas placé en début de parcours. On commence par de petites touches évoquant le thème du cosmos, de la nuit, des étoiles. Une sculpture à la fois massive et fantomatique d'Antoine Bourdelle, les ténèbres vues par le médecin et scientifique Robert Fludd ou encore un minuscule paysage nocturne dessiné par Victor Hugo et intitulé *Tristis Nox* (triste nuit).

C'est au détour d'une salle que, sans crier gare, *La nuit étoilée* surgit face à nous. La force d'attraction du tableau s'impose de manière évidente. Et pour une fois, le public ne s'y agglutine pas en raison du nom de l'auteur mais, simplement, parce qu'il est impossible d'y résister. Dans la salle qui l'entoure, d'autres artistes évoquent le sujet à leur façon : de l'autre côté d'une paroi, on découvre un grand livre à taille humaine d'Anselm Kiefer dont les pages semblent peuplées de dessins cosmiques. Intitulée *La vie secrète des plantes*, cette œuvre monumentale en plomb est directement inspirée par le voyage que l'artiste allemand avait fait en 1963 sur les traces de Van Gogh et par les recherches de Robert Fludd reliant chaque plante à une étoile.

Un peu plus loin, voici Kasimir Malevitch avec sa *Construction cosmique magnétique* et, dans son prolongement, les *Superheavy Skies* (Cieux extrêmement lourds) d'Alicja Kwade créant une constellation sous forme de mobilité dont l'apparente légèreté est démentie par le poids des pierres qui y sont suspendues, rappelant que les planètes en orbite sont bien autre chose que de simples points lumineux dans l'espace.

On voyage ainsi à travers une série de séquences (Ténèbres, Firmament, Cosmos, Lumières dans la ville…) explorant les multiples façons d'aborder un thème qui ne cesse de revenir dans l'art moderne et contemporain. Dans la même salle, on découvre un grand tableau d'Yves Klein rappelant que celui-ci n'a pas plongé que dans le bleu mais y a aussi associé du rouge dans ce *Vent du voyage*. A côté, un *Concetto spaziale* de Lucio Fontana de 1965 délaisse les incisions pour créer une sorte de carte du ciel faite d'une multitude de perforations dans une toile bleue monochrome.

Des artistes plus anciens, qui ont marqué Van Gogh et ses suivants, s'in-

**Vincent Van Gogh, « La nuit étoilée », Arles septembre 1888 : une toile magistrale où le reflet des réverbères sur le Rhône se confond avec celui des étoiles.** © MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS/PATRICE SCHMIDT.

**A deux pas de « La nuit étoilée », Kasimir Malevitch et le mobile d'Alicja Kwade offrent une autre vision du cosmos.** © FDELADERRIERE.

# Van Gogh

vitent çà et là : Camille Corot avec son *Etoile du Berger,* Gustave Doré, Jean-François Millet ou encore Adolphe Monticelli, peintre marseillais que Van Gogh admirait et citait régulièrement dans ses lettres. On croise également ceux qui, à la même époque que lui ou un peu plus tard, ayant croisé son œuvre, s'en sont directement inspiré comme Edvard Munch, notre compatriote Léon Spilliaert avec un magnifique *Quai d'Ostende sous la pluie* reprenant l'idée du reflet des lampadaires électriques sur l'eau, Eugène Jansson faisant de même avec la baie de Riddarfjärden à Stockholm ou Georgia O'Keeffe pour sa *Starlight Night Lake George* où l'on retrouve les étoiles dans la nuit et le reflet de deux points d'éclairage artificiel sur le lac.

**L'alliance de l'art et de la science**

Mais le parcours propose bien plus que des variations sur le thème de la nuit étoilée. On y découvre aussi bien des œuvres symbolistes, abstraites, constructivistes, pop, futuristes ou conceptuelles que de petits dessins fascinants réalisés par des passionnés du cosmos qui, tout en adoptant une démarche de scientifique amateur créaient des ensembles d'œuvres d'une incroyable richesse poétique. Parmi ceux-ci, les croquis de Lord Rosse, astronome amateur, observant le cosmos à l'aide d'un télescope géant de sa fabrication. Essentiels pour la recherche astronomique, ceux-ci s'avèrent également fascinants par la pureté des traits de cet artiste malgré lui. Tout aussi fascinants, les pastels d'Etienne Léopold Trouvelot, réalisés à partir d'observations au télescope, nous entraînent au cœur des phénomènes cosmiques avec la précision de la photographie mais aussi la délicatesse d'un dessin permettant d'en restituer l'éclat, la fragilité et le côté insaisissable.

De salle en salle, on voyage ainsi dans un monde d'étoiles, d'apparitions, à la lisière des sciences et de la poésie. On croise les petits dessins faussement naïfs de Frédéric Bruly Bouabré, la litanie des engins envoyés dans l'espace, répertoriés par Evariste Richer, la vision quotidienne d'une galaxie dans sa tasse de café par Gloria Friedmann, la lune bleue de Tony Cragg, les recherches lumineuses de Félicie d'Estienne d'orves, le pisseur en l'air de Daniel Tremblay arrosant les étoiles, les photographies de réverbères de Charles Marville, les œuvres fantastiques d'Odilon Redon ou Gustave Doré, un petit monde en suspension d'Anish Kapoor et, même, la présence incontournable d'un certain Tintin marchant sur la lune… Et on reste bouche bée, une fois encore, devant les incroyables photographies de Juliette Agnel saisissant, en plein désert du Soudan, des ruines de pyramides qu'elle superpose à des photos de la voûte étoilée, créant des paysages magiques qu'on croirait surgis d'une autre planète. Un enchantement, à l'image d'un parcours incroyablement riche, varié et accessible à tous les publics.

**« Quai d'Ostende sous la pluie » de Léon Spilliaert (1924) attire également tous les regards des visiteurs. Collection Maître Binoche.** © D.R.

## *Van Gogh et les étoiles*

★★★★☆

Jusqu'au 8 septembre (la toile de Van Gogh « La nuit étoilée » y est présentée jusqu'au 25 août, Fondation Van Gogh, 35 ter rue du Docteur-Fanton, Arles, www.fondation-vincentvangogh-arles.org.

**S'il ne se feuillette pas, le grand « La vie secrète des plantes » d'Anselm Kiefer laisse voir sur ses pages de plomb entrouvertes une multitude de signes, de traits, de possibles constellations…** © D.R.

### *A l'eau, à l'eau*

Jusqu'au 29 septembre, Musée de la photographie, avenue Paul Pastur 11, Charleroi (Mont-sur Marchienne), www.museephoto.be.

L'été, c'est le temps des vacances, du soleil et de la course à l'eau. Pour les uns, crapahutant sur les routes de France, il s'agit de s'hydrater et de se rafraîchir au mieux afin de tenir jusqu'à la dernière étape. Pour les autres, se prélassant en bord de mer, il s'agit de trouver la plage idéale… et le maillot qui va avec. Plongeant dans les archives de notre journal, la Galerie du *Soir*, abritée au Musée de la photographie à Charleroi, en a ressorti des images des temps passés. Les unes sont consacrées à ces cyclistes fous qui, en des temps où l'organisation était pour le moins bancale, se précipitaient sur la première fontaine venue pour s'y désaltérer. Ils pouvaient heureusement compter sur l'aide de certains spectateurs remplissant leur bidon ou utilisant les moyens les plus divers pour les arroser en plein effort. Pendant ce temps, les maillots de bain pour femmes évoluaient régulièrement, passant d'un corps entièrement couvert à de minuscules bouts d'étoffe inspirés par les stars hollywoodiennes. Autant d'images du passé à redécouvrir dans un parcours d'été souriant et rafraîchissant. J.-M.W.

### *Ariane Loze. L'Archipel du moi*

★★★★☆

Jusqu'au 3 novembre, Mac's, Site du Grand-Hornu, Rue Sainte-Louise 82, Hornu, www.mac-s.be.

Survolant quinze ans de créations au travers de dix vidéos, le Mac's présente la première exposition solo muséale de l'irrésistible Ariane Loze. A la fois réalisatrice et unique interprète de ses films, elle donne naissance à une multitude de personnages en changeant simplement de coiffure, de vêtements et de discours. Il s'agit en effet toujours de partir d'un thème pour en explorer à la fois tout ce qu'il peut évoquer en elle et tout ce qu'il peut susciter comme réflexion d'un point de vue plus sociologique. Aussi finement observé que magistralement restitué, avec un humour aussi subtil que savoureux, son travail, accessible à tous, génère autant de surprise et de questionnement que de plaisir. Idéal pour une excursion d'été hors des sentiers battus. J.-M.W.

**Josef Albers, « Homage to the Square », non daté, huile sur masonite.** © THE JOSEF AND ANNI ALBERS FOUNDATION.

### *Josef et Anni Albers. Un couple mythique du modernisme*

★★★★☆

Jusqu'au 8 septembre, Fondation Boghossian, Villa Empain, avenue Franklin Roosevelt 67, www.villaempain.com.

Lorsqu'on demanda à Josef Albers ce qu'il allait enseigner à ses étudiants américains, il répondit simplement : « To Open Eyes. » A ouvrir les yeux. Et c'est bien ce qu'il aura fait, toute sa vie durant, comme pédagogue mais aussi comme artiste. On le constate une fois encore à la Fondation Boghossian qui présente un remarquable parcours en parfaite osmose avec les lieux. On redécouvre ainsi l'univers que Josef et son épouse Anni développèrent dès leur rencontre au sein du Bauhaus. Mobilier, dessins, photographies, gravures, peintures, œuvres textiles et petits films viennent retracer le parcours de ce couple où chacun fut constamment là pour soutenir l'autre et partager des recherches et expérimentations sur les couleurs, les formes et la manière dont nous voyons les choses. J.-M.W.

**« A l'eau, à l'eau » à la Galerie du « Soir » : Tour de France 1957, étape Charleroi – Metz. A Margout, la chasse à l'eau mobilise toutes les équipes.** © D.R.

### *La carte postale, objet de collection, œuvre d'art*

★★★☆☆

Jusqu'au 18 août, Delta, av. Golenvaux 18, Namur, www.ledelta.be.

Si on n'envoie plus guère de cartes postales durant les

vacances, celles-ci restent un objet de collection qui passionne bon nombre d'artistes. Au Delta, une exposition aussi surprenante que passionnante permet de découvrir comment ceux-ci, dès le début du XXe siècle, ont utilisé, détourné, assemblé ou réinventé ces petits rectangles de carton colorés sur lesquels on avait l'habitude d'envoyer quelques mots aux amis ou à la famille restés à la maison. De Francis Picabia à Martin Parr en passant par Kurt Schwitters, Magritte, Broodthaers, Gilbert & George, Valérie Mréjen et beaucoup d'autres, on découvre ici un parcours remarquablement scénographié et bien plus varié qu'on pourrait le penser. J.-M.W.

***Laura Henno. Outremonde***

★★★☆☆

Jusqu'au 29 septembre, Musée de la photographie, avenue Paul Pastur 11, Charleroi, www.museephoto.be.

Depuis 2017, la photographe française Laura Henno se rend régulièrement à Slabcity, en plein désert de Californie. Dans ce campement sans eau courante ni électricité, elle partage le quotidien des exclus du rêve américain. Elle les photographie sans jamais tomber dans le sensationnalisme ou le voyeurisme. Au Musée de la photo, ses grands tirages couleur se déploient dans l'espace et invitent à découvrir ce monde éloigné de tout mais où des êtres humains tentent de se construire une vie. J.-M.W.

**Valérie Mréjen, Chemin sableux, 2023, Tirages pigmentaires rehaussés à la gouache, 42 x 61 cm, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou.** © ADAGP/GREGORY COPITET.

***Le cercle des femmes peintres***

★★☆☆☆

Jusqu'au 8 septembre, Musée Félicien Rops, rue Fumal 2, Namur, www.museerops.be.

A la fin du XIXe siècle, plusieurs dizaines de femmes peintres constituent un collectif et exposent dans les mêmes salles que l'Académie des XX. Reconnues, participant à de nombreux salons, glanant médailles et critiques louangeuses, elles seront ensuite oubliées. Le Musée Rops invite à les redécouvrir dans un parcours mettant l'accent sur la personnalité d'une vingtaine d'entre elles. Si les chefs-d'œuvre sont peu nombreux dans le parcours, ce n'est pas dû au talent des artistes, mais au fait que bon nombre de leurs toiles ont disparu au fil des ans. Reste une histoire passionnante et quelques très belles œuvres d'Alix d'Anethan, Henriette Calais, Marie Heijermans ou encore Marguerite Verboeckhoven. Avec, en prime, les créations contemporaines de Kikie Crêvecoeur. J.-M.W.

## Prix national photographie ouverte

★★★★☆

Jusqu'au 29 septembre, Musée de la photographie, avenue Paul Pastur 11, Charleroi, www.musee-photo.be.

Ayant rassemblé 353 candidats pour sa 19e édition, le Prix national photographie ouverte (PNPO) expose ses douze lauréats au Musée de la photographie à Charleroi. Entre la sphère intime, de plus en plus présente, et l'exploration du monde, de l'Arctique au Mexique en passant par le Canal à Bruxelles, ce parcours permet de découvrir une nouvelle génération de photographes parvenant à combiner les genres, les thèmes, les approches, les techniques, pour créer des ensembles singuliers où le plus personnel touche à l'universel et où l'universel vient constamment éveiller en nous quelque chose de familier. J.-M.W.

**Prix national photographie ouverte : Annick Donkers, Peña de Bernal in the state of Querétaro, Mexico is a UFO hotspot.** © ANNICK DONKERS.

**Auguste Rodin (1840-1917), « Femme nue debout, les bras relevés derrière la tête », entre 1890 et 1896. Graphite, plume et encre magenta, aquarelle et gouache sur papier vergé filigrané. Paris, Musée Clemenceau.** © MUSÉE CLEMENCEAU.

## Rodin. Une Renaissance moderne

★★★★☆

Jusqu'au 18 août, CAP/Musée des Beaux-Arts Mons, rue Neuve 8, Mons, www.cap.mons.be.

Pour sa réouverture après rénovation, le CAP (anciennement BAM) fait très fort avec une magistrale exposition consacrée à l'univers d'Auguste Rodin mis en dialogue avec les créations contemporaines de Berlinde De Bruyckere. Des premiers pas du jeune ouvrier ornemaniste aux œuvres monumentales qui feront sa gloire, tout le parcours du sculpteur est retracé dans une scénographie idéale s'adaptant aux espaces tout autant qu'aux spécificités des sculptures et dessins de l'artiste. Ces derniers sont au cœur de l'exposition démontant, si besoin était, toute la modernité de Rodin aussi à l'aise sur papier qu'avec le travail en trois dimensions. En prime, le dialogue avec les sculptures et dessins de Berlinde De Bruyckere s'avère aussi riche et fécond que surprenant. J.-M.W.

**En regard des dessins de Rodin, on découvre ceux de Berlinde De Bruyckere dont ce « Romeu my deer », 2012, collage, aquarelle et graphite sur papier. Belgique, collection Buggenhout – De Bruyckere.** © BERLINDE DE BRUYCKERE/PHOTO MIRJAM DEVRIENDT.

# BASTOGNE WAR MUSEUM

BASTOGNE WAR MUSEUM · GENERATIONS 45 · NUTS! BASTOGNE WAR ROOMS · BOIS JACQUES

www.bastognewarmuseum.be

©Vision Photography

**4 EXPERIENCES IN 1**

Bastogne
L'ARDENNE EN CAPITALE

BASTOGNE WAR MUSEUM
LIVING MEMORY OF THE ARDENNES

managed by tempora

www.enmieux.be

FEDER — LE FONDS EUROPÉEN DE DÉVELOPPEMENT RÉGIONAL ET LA WALLONIE INVESTISSENT DANS VOTRE AVENIR

Wallonie

Interreg Grande Région | Großregion Land of Memory

Avec le soutien de la Wallonie

VISIT Wallonia .be

IDELUX PROJETS PUBLICS

LAND OF MEMORY

Mémorial CITÉ DES MÉMOIRES

SUDINFO · LE SOIR · CINE REVUE · 7Dimanche · GRENZECHO

# Elargir le tax shelter aux arts plastiques ?

Ce régime constitue une forme de soutien au secteur des arts de la scène et du cinéma depuis des années. Serait-ce possible de l'élargir aux arts plastiques ?

**ALEXANDRE PINTIAUX**

Le tax shelter est défini, sur le site du SPF Finances[1], comme étant un « incitant fiscal destiné à encourager la production d'œuvres audiovisuelles et scéniques. Il permet aux sociétés belges ou étrangères établies en Belgique d'investir dans des œuvres destinées aux films, à la télévision, au théâtre ou aux salles de concert et d'obtenir en contrepartie un avantage fiscal ».

En résumé, il permet de financer des œuvres par des entreprises qui bénéficient en échange d'un avantage fiscal supérieur à la somme investie. En d'autres mots, l'investisseur économise plus de la sorte que s'il avait gardé la somme et payé, par définition, un impôt sur ce montant. Le producteur est également satisfait puisque son projet culturel est financé par ce mécanisme. Il devra ensuite justifier la manière dont la somme a été dépensée dans le cadre de la production. A cet égard, les dépenses doivent en grande partie être faites en Belgique, ce qui permet à l'Etat de récupérer auprès des prestataires et autres fournisseurs (via l'impôt des personnes physiques, l'impôt des sociétés, la TVA, les cotisations) l'avantage fiscal donné en amont.

Ce régime est un rare exemple où tous les acteurs impliqués y trouvent leur compte. Dès lors, pourquoi le limiter uniquement aux arts de la scène et à l'audiovisuel ?

Il nous paraît plus difficilement transposable aux arts plastiques pour les raisons suivantes :

- Ce régime nécessite à chaque fois d'être adapté au secteur culturel auquel il est élargi. Ce fut le cas lorsqu'il a été étendu aux arts de la scène. Ce serait également le cas s'il devait par exemple s'adapter au secteur musical (pourquoi pas ?). Cependant, les arts plastiques sont à ce point différents des autres pans de la culture qu'ils nécessiteraient une adaptation plus conséquente, quoique faisable selon nous.
- Le tax shelter est un régime qui est très encadré. Les sociétés de production doivent obtenir un agrément, ou passer par des organismes eux-mêmes agréés. La manière de justifier les dépenses dans le cadre de ce régime est également très cadrée. Ceci nécessiterait donc une importante modification de la procédure pour y intégrer un atelier d'artiste, par définition avec des moyens plus réduits pour préparer des dossiers de cette ampleur.
- Enfin, le tax shelter ne permet en aucun cas à l'investisseur de devenir propriétaire de l'œuvre à laquelle il a contribué par son financement. Appliqué aux arts plastiques, il y a fort à parier qu'un investisseur qui finance-rait la création d'une œuvre d'art serait aussi, au moins en partie, motivé par la perspective d'en profiter personnellement, ce qui n'est pas visé par le tax shelter.

**Alexandre Pintiaux est avocat au barreau de Bruxelles et maître de conférences en droit appliqué au champ culturel à l'Université libre de Bruxelles (ULB) dans le cadre du master en gestion culturelle et en arts du spectacle. Il publie régulièrement des articles et ouvrages sur le droit des arts en Belgique.**

## Deux options

En revanche, il nous paraît tout à fait possible que la philosophie de ce régime soit conservée, à savoir conditionner un avantage fiscal à un investisseur moyennant le financement d'une œuvre d'un artiste qui paye ses impôts en Belgique et qui expose ses frais de production dans notre pays.

Sous ces conditions, il pourrait servir de base dans deux cas de figure. La première option consisterait à élargir ce régime à uniquement un certain type d'œuvre plastique, par exemple pour des projets artistiques d'une certaine envergure, moyennant au final relativement peu de modifications par rapport au régime actuel, si ce n'est la nécessité que les plasticiens auraient à devoir se structurer pour répondre aux conditions strictes du régime. Dans ce cas, l'investisseur bénéficie de l'avantage fiscal moyennant le financement du projet qui serait donc exploité par l'artiste de manière totalement autonome.

Une ultime alternative, qui emporte notre adhésion, consisterait à s'inspirer également du régime français qui autorise les sociétés, et plus largement les professionnels, à acheter une œuvre d'un artiste vivant moyennant la possibilité de déduire fiscalement cet achat. Si nous savons à quel point la fiscalité

belge est opposée au fait de déduire fiscalement une œuvre d'art, l'achat d'une œuvre auprès d'un artiste payant ses impôts en Belgique et effectuant ses dépenses en Belgique pourrait tout à fait facilement être combiné à une forme d'avantage fiscal pour l'acheteur professionnel (peut-être plus réduit que celui actuellement applicable au tax shelter), sans pour autant ouvrir la boîte de Pandore…

A titre personnel, nous sommes convaincu que le régime mériterait d'être développé, à l'heure où les subsides sont rabotés d'année en année. A creuser, espérons-le, dans un avenir proche auprès d'une oreille politiquement attentive.

[1]Consulté le 30 juillet 2024.

**Trouver d'autres modes de financement de la culture et des projets artistiques nous paraît être indispensable dans la situation actuelle.** © BELGA.

Auguste Rodin, *L'âge d'Airain*, [1877], Bronze N.Mba 6052, musée des Beaux-Arts Jules Chéret, Nice © Ville de Nice

O'BROTHER PRÉSENTE UNE PRODUCTION VERSUS PRODUCTION ET LA PAN CINÉMA
TOMER SISLEY
JAMES FRANCO
LE PRIX DE L'ARGENT
LARGO WINCH
UN FILM DE
OLIVIER MASSET-DEPASSE
CLOTILDE HESME ÉLISE TILLOLOY
AUJOURD'HUI AU CINÉMA
12
O'BROTHER
BELGIAN • FILM • DISTRIBUTION
WWW.OBROTHER.BE
Monsieur X PHOTO: GUILLAUME VAN LAETHEM – THANAPORN ARKMANON © LARGO WINCH : LE PRIX DE L'ARGENT 2024 PAN CINEMA – VERSUS PRODUCTION – TF1 FILMS PRODUCTION – RTBF (TÉLÉVISION BELGE) – VOO ET BE TV – PROXIMUS – H&J – L.M.D.C PRODUCTIONS – PAN-EUROPÉENNE